

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 375.—SAMEDI, 11 JUILLET 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—LA NUIT!—TABLEAU DE M. RENARD

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 JUILLET 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique : Echos mondains, par Jules Saint-Elme.—Bibliographie, par E.-Z. Massicotte et J. S. E.—Rockliff, par N. Durand.—Poésie : Désespérance, par E.-Z. Massicotte.—Le chapeau neuf, par Jules Noriac.—Le loquet, par Jean Grange.—Les écrivains de toutes les littératures : Paul Bourget, par Charles Simond.—Poésie : L'adieu, par J.-B. Chatrian.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Les silhouettes.—Heureux oiseaux, par Hermance.—Pèlerinage de Roncevaux, par P. Kauffman.—Le palais des machines à l'Exposition de Chicago, par J. S. E.—Liste des numéros gagnants du mois de juin.—Divination d'après les mains (avec gravures).—La petite marchande d'allumette, par Andersen.—Feuilleton : Fleur-de-Mai.—L'exposition à Montréal Choses et autres.

GRAVURES : Beaux-Arts : La nuit.—Portrait de M. Paul Bourget.—Vue extérieure du Palais des Machines pour l'Exposition de Chicago en 1892.—Le pèlerinage de Roncevaux : Défilé des pénitents se rendant au monastère.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ÉCHOS MONDAINS



Le monde où nous vivons a subi des perturbations violentes depuis quelque temps, et notre société canadienne, frappée par la soudaineté des événements non moins que par leur importance, a éprouvé un temps d'arrêt dans le tourbillonnement qui l'emporte, elle a pu réfléchir un peu. Ces événements ont surgi tout d'un coup

dans son histoire et ont fixé l'attention générale : ils ne pouvaient pas passer inaperçus.

Comme il n'y a que la mort, et la mort en haut lieu, pour frapper de ces grands coups qui figent sur place tous les figurants de ce bal masqué que l'on appelle la vie mondaine, j'en demande pardon à mes lecteurs, mais c'est par la revue des morts que je vais commencer cette petite revue mondaine. Si le monde folâtre avait le courage de procéder ainsi toujours, on le verrait sans doute plus souvent conséquent dans ses faits et gestes.

La mort ! dans ces dernières semaines, on a-telle abattu des têtes qui se portaient encore droites et fermes sur de vieilles épaules et que chacun

s'accoutumait à croire, dans sa vénération, destinées toujours à dominer les foules.

Pour ne parler ici que de trois de ses dernières victimes les plus illustres, cette faucheuse infatigable, elle a enlevé à la Puissance du Canada un premier ministre, à la magistrature de la province de Québec deux juges en chef. A quelques jours d'intervalle seulement sont descendus dans la tombe sir John A. Macdonald, premier ministre du cabinet fédéral, sir Antoine-Aimé Dorion, juge en chef de la Cour d'Appel, sir Andrew Stewart, ex-juge en chef de la Cour Supérieure pour le Bas-Canada.

Sir John Macdonald, le lutteur politique émérite, l'invincible meneur d'hommes, mêlé pendant cinquante années près aux débats parlementaires du Canada, ministre de la couronne depuis tantôt quarante ans, l'espace de cinq lustres et plus, premier ministre de l'Union des Canadas d'abord et puis de la Confédération canadienne, le grand ouvrage qu'il façonna de concert avec l'immortel Cartier, sir John que l'on aurait cru devoir vivre au moins un siècle, tant l'approche de la quatre-vingtième année laissait encore toutes ses facultés dans leur état le plus normal, sir John est tombé tout d'une pièce, à l'instar de son illustre collègue sir George-Etienne Cartier, il y a dix huit années passées.

Et sir Antoine-Aimé Dorion, lui aussi, qui avait connu les grandes batailles de la politique, à l'heure où il tenait ferme le drapeau libéral, gage de ses profondes convictions, en face de la bannière conservatrice que Cartier et Macdonald promenaient triomphante dans les deux Canadas ; sir Antoine-Aimé qui avait subi les épuisements de la carrière du barreau, consciencieusement remplie ; sir A.-A. Dorion que n'avaient pas vaincu les veilles et les sollicitudes telles que les comportent les devoirs du magistrat intègre et éclairé qu'il se montra toujours ; lui dont les années presque aussi nombreuses que celles de son puissant rival avaient couronné le front et que pourtant, naguère encore, l'on voyait sur le Banc rendant les arrêts de cette justice que petits et grands attendaient de lui avec une égale confiance, sir Antoine-Aimé Dorion, tout comme sir John a disparu après quelques heures de maladie. La même maladie a dompté ces deux puissances : la paralysie qui ne pardonne pas à la charpente humaine d'avoir prodigué sa vitalité, au cerveau d'avoir eu de trop vastes conceptions.

L'ex-juge en chef Stewart, de près ou de loin, avait suivi dans la carrière les deux défunts illustres dont nous venons de parler ; il les accompagna dans le voyage de l'éternité. Heureux est-il celui-ci qui est parti muni des sacrements de l'Eglise catholique, dont il y a quelques années à peine, il rejetait encore les dogmes.

Il n'en est pas autrement de Dorion que les préoccupations de la vie politique, elle fait tant de victimes sous ce rapport, avaient tenu, quelques années, éloigné des sentiers de la foi vraie et praticante. Aux portes du tombeau, cette belle intelligence a reconnu la vraie lumière et l'Eglise, mère tendre et miséricordieuse, au suprême moment, l'a tenu dans ses bras.

Pourquoi faut-il qu'à Macdonald seul il manque cette dernière auréole, la principale, puisqu'elle est le signe des prédestinés ? Lorsque, du témoignage de ceux qui l'ont bien connu, il y avait tant d'esprit chrétien chez cet homme, et plus encore chez la noble femme qu'est son épouse... Mais les desseins de Dieu sont impénétrables : s'il y a tout à craindre de sa justice, il n'y a pas moins à espérer de sa miséricorde !

Ces grands morts ont eu des funérailles magnifiques, suivant leur condition respective : témoignage de sympathie et d'admiration de tout le peuple qui les connut et les apprécia. Ils sont disparus de la scène, mais comme les acteurs dont les noms retentissent dans les couloirs après un drame émotionnant, leur mémoire sera redite bien longtemps aux générations, et leur figure a sa place toute marquée dans la galerie des fils les plus illustres du Canada.

* *

Dans tous les rangs et indistinctement la mort frappe et moissonne.

En rappelant ses ravages, je ne puis manquer de m'arrêter devant la tombe toute fraîche close d'un confrère en journalisme et de lui faire en passant le salut d'adieu. C'est dans la dernière quinzaine écoulée que nos amis de l'*Etendard* conduisait à sa dernière demeure leur cher collaborateur, Paul Philibert Bornier. Voilà un modeste qui meurt tout jeune, emporté par une maladie rapide aussi ; il n'a pas fait de bruit autant que les premiers, mais, consciencieusement, avec ce moyen si petit qui est un grand levier pourtant et qu'on appelle la plume, il a servi dans la mesure de ses forces la cause du bon et du juste. Dieu ait son âme !

* *

Pour impressionné que soit le monde en face de la mort, il ne s'y arrête pas longtemps et retourne bien vite à ses réjouissances. Faisons un peu comme lui et regardons l'avenir après avoir contemplé le passé. Du reste c'est la loi divine, la génération qui va naître comblera les vides créés par celle qui disparaît : l'une emporte les regrets, l'autre ramène l'espérance. Le passé ce sont les morts qui s'en vont, et ils vont vite, a dit quelqu'un qui connaissait bien le monde ; l'avenir, ce sont les mariages qui se multiplient et assurent, pour aussi longtemps que le ciel maintiendra cet état de choses, le triomphe de la vie sur la mort.

Parlons donc de quelques mariages récents. Et pour mentionner d'abord ceux qui nous touchent de plus près, signalons ceux de deux collaborateurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, dont le bonheur encore dans son plus frais épanouissement ferait bisquer tous les autres, n'était la sympathie fraternelle qui n'est pas envieuse. *Callistos* pour un—en langage vulgaire, mon excellent ami Calixte E....—dont tous nos lecteurs et lectrices ont gardé bon souvenir, bien qu'il ne soit pas prodigue de ses jolis écrits, a épousé naguère mademoiselle Thérèse F..., fille d'un de nos plus alertes publicistes canadiens. Le jeune couple, à l'heure qu'il est, cache les douces de sa lune de miel dans la vieille paroisse de Ste-S...., comté des Deux-Montagnes.

Il faut passer l'Atlantique, et l'allerrelancer jusque dans le vieux Paris, la ville des enivrements, pour trouver l'autre mortel heureux parmi nos correspondants qui savoure aussi, en cet instant, les joies de l'hyménée. Vous souvient-il, lecteurs, et certes oui, de ce léger et beau sonnet que publiait, aux mois d'hiver, notre *MONDE ILLUSTRÉ*, dédié à mademoiselle Suzanne L.... et signé *Léon de la Morinerie* ? Eh bien, c'était toute une révélation cette gentille pièce qui finissait ainsi :

Je deviendrais joyeux quand même,
Suzon, ma Suzanne que j'aime,
Si, fêtant notre amour vainqueur,

Dans ces lignes que je vous livre
Aux premiers feuillets de ce livre,
Je pouvais mettre tout mon cœur !

En effet, le 30 mai dernier, notre galant confrère et ami est parvenu à mettre *tout son cœur* dans la main de sa chère adorée. Il ne m'en vaudra pas trop de l'indiscrétion, si je communique ainsi sa carte de faire-part à nos milliers de lecteurs, parce que, j'en suis bien sûr, ce sont pour lui autant d'amis.

A l'un et l'autre couple nous offrons les vœux de tous pour leur bonheur.

Un autre mariage, de ceux qu'on ne passe point sous silence, c'est celui du député fédéral Carroll, pour le comté de Kamouraska. Elu lui-même aux Communes du Canada, aux élections générales de mars dernier, il s'est élu une compagne en ces derniers temps. Nos félicitations. Est-ce un mal qui gagne chez nos mandataires ? L'an dernier c'était le député de Beauharnois que onze années de vie publique avaient enfin décidé à fixer sa vie privée. A quand le tour des derniers survivants de la vieille garde célibataire qui siègent encore aux Communes ? Chacun de nos députés devrait représenter une famille, cela pose mieux !...

Il n'y a pas encore bien longtemps deux des plus honorables familles canadiennes françaises, les familles Masson et Loranger s'unissaient, par le mariage de M. Henri Masson avec mademoiselle Marie-Louise, fille de l'honorable juge Loranger de

BIBLIOGRAPHIE

la Cour Supérieure, de Montréal. Quoique nous ne donnions de cette union bien assortie qu'un lointain écho, nous ne pouvions manquer de l'enregistrer dans une revue de la vie mondaine, en ce qui concerne la société canadienne française spécialement. Des mariages comme celui-là ont leur bon effet pour conserver à notre race un de ses caractères de distinction en rapprochant les sources les plus pures du sang français au Canada.

Enfin, parmi les mariages de demain, on m'annonce celui d'un jeune médecin de mes amis qui marche à la célébrité et va s'assurer, paraît-il, avant d'y arriver, la douce compagnie d'une cousine sienne. Elle consentirait à perdre son nom dans celui de son cousin, à partager son cœur avec lui et, en même temps, une dot assez ronde. Grand bien leur fasse.

On le voit, la mort peut moissonner à son aise, la vie est là, exubérante, pour lui répondre.

* *

En tout autre temps, je ne pourrais clore une chronique mondaine sans dire un mot à mes lecteurs des théâtres qui se sont faits, dans la dernière saison, plus nombreux que jamais à Montréal. Il n'est plus le temps où une ou deux, deux ou trois scènes monopolisaient tous les spectateurs de Montréal. Maintenant, avec l'Académie de Musique et le Théâtre Royal, les anciens, nous avons le théâtre Elan, le théâtre Gaité, le Lycée, et on annonce même un théâtre français en permanence pour la prochaine saison. Ça promet, n'est-ce pas ? Et tout cela sans compter le Parc Sohmer qui lui, fait la saison d'été, et depuis quelques semaines a commencé à rassembler tous ses fidèles sous son vaste pavillon nouveau, une merveille du genre.

C'est une revue en règle des spectacles et théâtres qu'il faudrait. Heureusement qu'à cette heure toutes les portes sont fermées ou à peu près, car je n'ai ni le temps ni l'espace pour entreprendre pareille tâche.

* *

Signalons pour mention les grandes courses de Bel Air et de Blue Bonnets dans les premiers jours de juillet. Elles deviennent de plus en plus à la mode au commencement de la saison d'été. Va-t-on arriver à en faire un quelque chose dans le genre du *Grand Prix* de Paris ? Ça ne serait guère à souhaiter.

* *

Dans les derniers jours de juin, l'Université Laval a ouvert les concours du baccalauréat pour tous les collèges affiliés de la province de Québec. C'est toujours le grand événement de l'année scolaire, comme les examens d'étude et de pratique le sont de l'année universitaire. Et ces examens, disons-le en passant, qui ont lieu ces jours-ci, à Québec pour la faculté de droit, ne manquent pas de soulever, en certains cercles, la plus vive anxiété.

Quand j'étais un petit bout d'homme d'écolier, le cœur plein d'ambitions et de rêves sous la capote bleue et la ceinture de laine, on me disait que, plus tard, dans le monde, on n'est jamais insensible aux gloires de son *Alma Mater*. Je sais maintenant que c'est vrai, car j'ai été tout joyeux d'apprendre qu'au dernier concours du baccalauréat, à Laval, division des Lettres, le premier prix dans toute la province, celui du prince de Galles, disputé entre l'élite des élèves de tous les collèges affiliés, a été remporté de haute lutte par un de mes plus jeunes confrères, monsieur Louis Boyer, élève de sixième au Petit Séminaire de Montréal.

Mon cher Boyer, tope là, je te félicite sincèrement.

Lucas Saint-Elnor

On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans... et les enfants recommencent. — H. TAINE.

Le sang Noir, par Louis Tesson. Lewiston, Maine, 1891. 1 volume in-12 de 133 pages.

M Tesson est peut-être inconnu des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, aussi je leur dirai bien vite que c'est le véritable nom de notre charmant collaborateur, Louis de Saintes.

Possédant un caractère aventureux, ayant visité une grande partie de l'Amérique, voyant et sentant les choses avec son âme de poète, — car il est plutôt poète que romancier, — il était impossible qu'un jour où l'autre il ne cherchât pas à faire pénétrer chez le peuple ses observations et ses idées au moyen du roman, le véhicule de la pensée du dix-neuvième siècle.

Dans le *Sang Noir*, l'auteur a voulu décrire un coin de terre de cette Louisiane chère aux Français du Nouveau Monde; il a voulu esquisser les mœurs de là-bas et mettre en lumière l'horrible mépris, la haine, la ligne de démarcation qui existe entre la race blanche et la race noire dans les Etats du Sud.

Son petit roman, d'un genre tout spécial, est rapide et mouvementé comme un *roman* américain.

* *

L'action, qui se déroule avec une vitesse presque électrique, nuit quelque peu au projet de l'écrivain. Ses descriptions, la plus belle partie de l'ouvrage, sont très courtes. Le style, dans l'ensemble, est bref, concis et peccable en premier, mais s'affermissant de plus en plus, montrant des images neuves, des néologismes splendides et des bouts de phrases gentils, comme la *sombreur d'une église*.

Les caractères, bien qu'ils ne soient pas assez mis en relief et faisant l'effet d'une personne vue dans la pénombre, sont toutefois compris.

L'intrigue commence par la sempiternelle chute de cheval d'une amazone, sauvée par un jeune homme qui l'aime.

On sent de suite que l'intrigue n'est qu'un prétexte.

Cependant, comme je le disais au début, cela n'empêche pas le mouvement du récit. Et bien des pages, bien des tableaux vous saisissent, vous empoignent fortement. Le dernier surtout, la mort d'Eva, l'héroïne, admirable de dévouement durant une épidémie de fièvre jaune, cause une émotion très vive.

* *

La première édition de cet ouvrage a paru aux Etats-Unis et a été entièrement vendue là.

M. Tesson se propose de venir en ce pays et d'en publier une seconde édition revue et corrigée. Nul doute que le public lui fera bon accueil.

E. Z. MASSICOTTE.

Trois études : C'est une jolie brochure d'une soixantaine de pages, éditée aux bureaux du *Glanneur*, de Lévis, par les soins du directeur, M. P. G. Roy.

Les trois études en question sont de la plume de M. Thomas Côté, un des plus brillants collaborateurs du *Glanneur*. Elles ont d'abord été publiées dans la revue des jeunes et puis mises sous couverture spéciale pour former la brochure actuelle. Il y a là des pages fort bien touchées dont la vigueur fait présager bien de l'avenir du jeune auteur. Nous lui offrons nos compliments sincères et félicitons M. Roy, si dévoué aux lettres, de l'avoir ainsi lancé.

Ce nous est un plaisir d'apprendre que le gouvernement de Québec a retenu six cents copies de la brochure de M. Thomas Côté. C'est une œuvre patriotique et nationale d'encourager les efforts littéraires, et ici le gouvernement est bien dans son rôle de suppléer à l'indifférence désespérante de notre public. Que les jeunes participant aussi à ces largesses, c'est juste; c'est quand la fleur va s'ouvrir qu'elle a besoin de plus de soins. — J. S. E.

LE MONDE ILLUSTRÉ a maintenant son bulletin

bibliographique régulier où il sera rendu compte, par quelqu'un de ses collaborateurs, de tous les ouvrages nouveaux et publications récentes qui auront été envoyés en double à nos bureaux.

LA DIRECTION.

ROCKLIFF

Tel est le nom d'un endroit pittoresque et charmant, juste en dehors des limites de la capitale, tout près de la résidence de Son Excellence le gouverneur général — "Rideau Hall."

Le parc — si l'on peut lui donner ce nom là — n'offre aux visiteurs que des charmes rustiques, des paysages splendides et variés, mais c'est tout ce qu'il faut pour ceux qui désirent passer une journée sous bois.

Il y a deux ans la compagnie des chars urbains d'Ottawa établit un embranchement et rendit au public l'accès au parc plus facile.

Aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, à Ottawa, qui voudraient aller à Rockliff, je dirai : Prenez un des chars urbains se dirigeant vers New-Edinburgh. Arrivé là, on vous remet un billet pour l'embranchement de Rockliff, et vous montez dans le char qui vous attend.

Le char est presque toujours plein, et bien souvent trop plein; il vous faut alors rester debout.

Le char part, et longe un moment le parc du "Rideau Hall." Les arbres du parc se penchent au dessus de la clôture, et semblent vouloir caresser le char en le frôlant du bout de leurs branches. Par les fenêtres ouvertes du char, entre une brise légère, embaumée des parfums des bois, qui nous rafraîchit beaucoup et chasse du visage cet air fatigué que nous a causé la chaleur accablante.

Un peu plus loin nous abandonnons la route publique et sur un chemin plus élevé nous contournerons une colline. En revenant sur la voie publique le char va tantôt à gauche, tantôt à droite de la route, où il y a le plus d'ombrage. Les rails sur lesquels roule notre char sont posés de telle manière, que le char est presque toujours couvert par les arbres. A de certains endroits, une éclaircie nous ramène au soleil, mais pour peu d'instant, car presque aussitôt le char se rejette sous le frais ombrage.

Le char termine sa course quasi vagabonde à une plate forme construite sur le bord de l'Ottawa, vis-à-vis le village de la Pointe Gatineau.

Je vais vous indiquer, à mon idée, le meilleur endroit où passer une journée sous bois à Rockliff.

Après avoir abandonné le chemin contournant la colline, à gauche de la route, vous apercevrez, à demi enfouis sous le feuillage, une maisonnette blanchie à la chaux, sur laquelle une enseigne est clouée portant ces mots : "Cedar Gate," "Porte de Cèdre." Arrêtez là et entrez; puis obliquez à droite, et montez sous la feuillée la petite côte que vous avez en face.

Bon ! nous voici arrivés. Devant vous, à une centaine de verges, le char repassera tout à l'heure; en bas de la côte est une magnifique pelouse très propice au jeu de balle ou de croquet.

Si vous êtes plusieurs, vous serez peut-être tentés, lorsque le temps sera venu — vous savez... de prendre une bouchée — d'étendre une nappe sur le versant de la côte, car la brise est si douce là, et il fait si bon ! La nappe vous cache le défaut du terrain, et il peut arriver qu'un mets quitte le plat qui lui est propre, glisse et roule le long de la nappe. N'importe, l'on rit, et le déserteur est bientôt capturé et remis en place.

* *

Le mot de la fin.

Nous étions en pique-nique à Rockliff et nous en étions au moment intéressant du repas. Il y avait quelques bambins de cinq à six ans. Le petit Arthur s'adressa à la petite Maria en la voyant manger de la gelée aux oranges, qu'il appelait du *grouillant* :

— Aie ! Maria ! ne mange pas de ça ! ça grouille toujours, ça ! Si tu en manges, le ventre va te trembler.

N. DURAND.



DÉSESPÉRANCE

DEVANT UN CHRIST EN BRONZE

A mon ami Frid-Olin

Mon âme est triste et je pleure
Quand j'entrevois l'avenir
Qui de loin a marqué l'heure
Celle, hélas ! du souvenir....

Je mourrai dans le silence,
Et sur mon funèbre lit,
Je n'aurai pas l'espérance
D'échapper au morne oubli !

Alors, pourquoi Divin Maître
Avoir mis l'ambition
Dans mon cœur, dans tout mon être ;
Veux-tu ma damnation ?

Ou veux-tu le sacrifice
Grand, de l'orgueil de penser ?
Demandes-tu le supplice
Douloureux de s'abaisser ?

Et, de ne pas laisser trace
De son passage ici-bas ;
D'être un atôme de race
Mais par soi, n'exister pas ?

De fuir tout : plaisir et joie
Femme, ivresse et volupté,
Pour devenir l'humble proie
De l'affreuse austérité ?....

Non, non, non, Dieu créateur,
Tu ne demandes pas tant
Dis.... Dis.... à ton serviteur :
Les hommes te font méchant ?....

Christ ! ta lèvres ne prononce
—Lèvre froide de métal—
Pas un mot, pas de réponse....
Christ ! ton silence est fatal.

LE CHAPEAU NEUF



Les heureux du jour qui achètent des chapeaux tous les mois n'ont jamais de chapeaux neufs ; ou, si vous préférez, ils n'ont jamais de chapeaux vieux, ce qui revient au même.

La première condition à remplir pour avoir un chapeau neuf, c'est d'en posséder un vieux.

Russiez-vous acheté le plus luisant de tous les chapeaux, si vous n'avez conservé l'autre pour un cas extrême, il vous est impossible de pouvoir dire, en vous adressant à votre valet de chambre ou à votre portier :

—Donnez moi mon chapeau neuf.

Vous dites : "Donnez moi mon chapeau," et cela sans emphase et sans fierté, sans ajouter ce mot *neuf* qui fait l'orgueil de ce monsieur qui n'achète qu'un chapeau par an.

Ce couvre-chef annuel est un événement dans la maison.

Le monsieur le lustre avec son coude, souffle dans les poils pour savoir si c'est de la *vraie* soie, en coiffe son genou, qu'il détire ensuite pour cambrer la forme ; ceci fait, il le présente avec orgueil à sa femme.

—Tiens, dit-il, c'est un d'Orsay. Comment le trouves-tu

—Je le trouve petit et ridicule.

—Tu n'y connais rien, répond le mari avec faiblesse, tu n'y connais rien : les femmes, vous ne trouvez jamais bien.... rien.

—Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout, mon cher ? Ce n'est pas moi qui le porterai.

Le monsieur remet son chapeau dans un étui de papier, puis dans un fourreau de carton et l'enferme dans une armoire en se promettant de porter encore le vieux pour aller à son bureau.

Un matin, le monsieur dit à sa femme :

—Si je mettais mon chapeau neuf pour aller chez Dubief ?

—Dame ! ça te regarde ; si ça te fait plaisir....

—Ça me fait plaisir sans me faire plaisir.

—Alors ne le mets pas.

—Je ne l'ai pas acheté pour en faire des conserves.

—Alors mets-le, que veux-tu que je dise !

Le monsieur grogne un instant à propos des femmes qui ne répondent jamais à ce qu'on leur demande, et part pour chez Dubief.

Madame, pensive et inquiète, s'approche de la fenêtre.

—Mon Dieu ! dit elle, quelle singulière idée Edouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf ! Voilà qu'il va pleuvoir.

Pas singulière : fatale idée, aurait dû dire la dame ; il pleut beaucoup, beaucoup.

Edouard a quitté Dubief au boulevard du Temple, et il est en train de se dire qu'il y a loin du boulevard du Temple à la rue de l'Arcade,—ce qui est tout à fait vrai.

Comme il ne veut pas gâcher son chapeau neuf, il entre dans un café, attendre que la pluie cesse.

La pluie, qui n'a d'ordres à recevoir de personne, continue.

Heureusement pour Edouard, un de ses amis arrive. Il lui conte son cas, et ils font une partie d'échecs pour faire passer le temps.

L'ami gagne un louis et s'en va. Edouard pense que, puisqu'il pleut toujours, il vaut mieux dîner là ; au moins il n'abîmera pas son chapeau. Le dîner est détestable, mais il lui coûte douze francs.

—Madame, dit la bonne, voici qu'il est huit heures, monsieur ne rentrera pas ; madame veut-elle que je serve le dîner ?

—Servez.

Depuis le matin, madame est absorbée, elle n'a qu'une pensée, une seule, mais qui devient terrible pour sa persistance : "Quelle singulière idée Edouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf !"

Il pleut toujours. Le monsieur qui a un chapeau neuf entre à l'Ambigu, pour ne pas rester toujours au café et ne pas abîmer son chapeau.

—Au théâtre, pense-t-il, je passerai la soirée sans rien dépenser.

C'est une excellente idée ; seulement, elle lui coûte cinq francs.

Il est minuit ; madame est rongée par l'inquiétude, elle veut envoyer sa bonne à la préfecture de police pour qu'on fasse des recherches ; monsieur a peut-être été victime de quelque accident !

La bonne affirme qu'il vaut mieux attendre un peu, monsieur ne saurait tarder.

En effet, monsieur arrive à une heure après minuit, monsieur est trempé jusqu'aux os, il ruisselle comme un tonneau d'arrosage ; il ôte son habit ; sa chemise fume ; son chapeau, ce chapeau si brillant, si lustré, si cambré, si coquet, a l'air de sortir des bains à quatre sous ; il n'a plus forme descriptible, et volontiers on le prendrait pour un chien noir décédé, suivant le fil de l'eau. Et pourquoi ce grand désastre, je vous prie ? Mais parce qu'Edouard, au sortir du théâtre, n'a point trouvé de voiture ; il a pensé que sa femme serait inquiète, et il est parti en courant, parce que voyez-vous, pour tous les chapeaux du monde, Edouard ne voudrait pas inquiéter sa femme.—Brave garçon, va !

—Mais pourquoi viens tu si tard ?

—Mais parce qu'il pleuvait ; je ne voulais pas abîmer mon chapeau.

—A quelle heure as-tu quitté Dubief ?

—A midi.

—A midi ! et où as-tu été ensuite ?

—Au café.

—Et où as-tu dîné ?

—Au restaurant.

—Eh bien, mais où as-tu passé ta soirée ?

—A la comédie.

—Je te remercie bien, par exemple ; dis donc tout simplement que tu voulais te donner du bon temps. Je m'en suis doutée quand je t'ai vu prendre ton chapeau neuf.

—Si on peut dire ! Je ne voulais pas gâter mon chapeau, voilà tout, tiens !

—Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture tout de suite ?

—Dame ! je ne voulais pas dépenser de l'argent inutilement.

—T'as donc dîné pour rien ?

—Non, mais....

—T'as boustifailé au café et partout pour rien, et au spectacle aussi ?

—Mais laisse-moi donc t'expliquer....

—Laisse-moi donc tranquille.... tiens, tu me fais mal.

—Hélas ! depuis ce temps, le monsieur qui avait un chapeau neuf n'est pas heureux.

Si, par hasard, il ose faire une observation sur les dépenses de sa femme, elle lui répond infailliblement :

—Est-ce que je dis quelque chose, moi, quand tu dépenses des quarante francs pour toi tout seul, comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf !

Son dîner est toujours mauvais et froid, sa femme ne rentre jamais à l'heure ; s'il ne sait pas quand elle vient, il ne sait guère où elle va. Ouvrant-t-il la bouche pour se plaindre, elle lui dit pour justification :

—Je ne te fais pas de scènes, moi, lorsque tu me fais attendre des journées et des soirées entières dans des inquiétudes mortelles, comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf !

Autrefois, lorsqu'elle quittait, à l'encoignure de la rue, le fiacre qui la ramenait de la course au bonheur, elle avait de petits remords bien gentils. "Pauvre Edouard !" disait-elle. — Maintenant, lorsqu'ils apparaissent de loin en loin, ces remords usés, elle hoche la tête, se drapant dans son burnous, franchit le trottoir, d'un coup de crinoline, en marmurant :

—Bah ! après tout, je suis bonne ; est-ce que je sais ce qu'il a fait, lui, le jour où il a mis son chapeau neuf ?

JULES NORIAC.

LE LOQUET



TOUT le monde sait ce que c'est qu'un loquet. On le sait aussi en Limousin, et pourtant par un de ces idiotismes dont chaque province abonde, on appelle loquet une clef. Pas la clef d'une chambre, d'une armoire, d'un secrétaire, mais la clef de la porte ouvrant sur la rue, ou sur la campagne. Rien n'est commun à

Limoges et dans tout le Limousin comme d'entendre dire à des personnes sachant leur langue : j'ai oublié mon loquet, et, par loquet on entend la belle et bonne clef, souvent lourde, d'une serrure parfois compliquée.

Un jour, à Limoges, dans le salon d'une maison de la haute bourgeoisie, Mme Bonnière félicitait Mme Vaudon de la sagesse de ses deux fils dont l'un venait de dépasser sa majorité et dont le plus jeune allait atteindre dix-neuf ans. Quoique sincères et cordiaux, ses compliments étaient accompagnés de soupirs qui ressemblaient fort à des soupirs de regret, sinon d'envie. Elle aussi, Mme

Bonnière avait deux fils de l'âge de Georges et de Louis Vaudon : la ressemblance s'arrêtait là. Tandis que les jeunes Vaudon valaient à leurs parents des compliments flatteurs, MM. Bonnière aîné et cadet avaient delà plus d'une fois mis leur père en colère et fait couler les larmes de leur mère. De là les soupirs de la bourgeoise limousine.

—Je vous en prie, chère madame, dit-elle à son interlocutrice, donnez moi votre méthode.

—Ma méthode ?

—Oui, comment vous y êtes vous prise et comment vous y prenez-vous pour garder vos fils laborieux et obéissants, modestes, sages enfin ?

—Vous êtes trop indulgente. Georges et Louis ne sont pas sans défauts.

—Soit, mais les défauts sont légers et les qualités l'emportent beaucoup, tandis que chez d'autres jeunes gens... Encore une fois, chère madame, comment vous y êtes vous prise et comment vous y prenez-vous pour obtenir ce résultat ?

—Je me suis entendue avec mon mari sur un point important. Jusqu'à trente-huit ans, M. Vaudon avait conservé l'habitude d'aller chaque soir, vers neuf heures, à son Cercle. Il y restait deux heures, trois heures parfois. Lorsque notre Georges fut entré dans sa quatorzième année, je dis un jour à Léon :

—Tu ne joues pas au Cercle, n'est-ce pas ?

—Non, vraiment, répondit-il.

—Tu n'y bois pas ?

—Encore moins.

—Alors, qu'y vas-tu faire si singulièrement chaque soir ou plutôt chaque nuit ?

—Causer avec quelques amis et surtout lire les revues et les journaux.

—Si tu voulais, tu t'abonnerais aux revues et aux journaux que tu lis au Cercle et tu te contenterais de la conversation de ta mère, de ta femme et de tes enfants. Rends-moi cette justice que je ne fais jamais aucun reproche à propos de tes habitudes de Cercle et de tes sorties et rentrées nocturnes. Je t'ai laissé les reprendre trois ou quatre mois après notre mariage, sans la plus légère observation. Aujourd'hui, c'est différent, mon cher ami.

—Et pourquoi est-ce différent ? répondit mon mari, surpris et un peu froissé, expliquez-vous, je vous en prie, madame.

Quoique *vous* et *madame* fussent corrigés par un sourire, on voulait me les faire sentir et je les sentis.

—Mon explication est bien simple, repris-je. Dans un an, deux ans, ennuyé d'aller se coucher à neuf heures et demie comme sa grand-mère, sa mère, ses sœurs et son frère cadet, imitant presque tous les camarades de son âge et de sa condition, Georges te demandera un loquet. Que feras-tu ?

—Je le lui refuserai, parbleu !

—Et s'il insiste, ou bien s'il revient, au bout de quelque temps, sur sa demande ?

—Je lui répondrai que la nuit est faite pour dormir ; qu'un aspirant au baccalauréat, qu'un bachelier même n'est pas un homme et qu'il doit se coucher de bonne heure afin d'être le matin de bonne heure aux études d'où dépend son avenir.

—Je doute que cette réponse le satisfasse et le laisse sans réplique. Il y en aurait une meilleure : ton exemple. Si nos deux fils voyaient leur père assister chaque soir à la prière faite en commun et se retirer ensuite dans sa chambre à coucher, je suis convaincue que l'idée ne leur viendrait pas d'agir autrement que lui et de demander un loquet.

—Hum ! ce n'est pas si sûr.

—Dans tous les cas, ta réponse serait irréfutable. Que pourraient-ils répliquer à leur père leur disant : Faites comme moi et restez au foyer familial ? Je t'en conjure, Léon, continuai-je, ajoute à tous les sacrifices faits pour nos enfants, le sacrifice de tes habitudes de Cercle, tu en seras payé au centuple. Par exemple, il est temps de t'exécuter. Dans un an, six mois, trois mois peut-être, il serait trop tard.

—Je verrai, répondit M. Vaudon, je réfléchirai.

Le sacrifice à faire était pénible, paraît-il, puisque quelques jours plus tard mon mari m'objectait qu'il n'empêcherait rien ; qu'un garçon ne peut être tenu en charte privée, comme une demoiselle ; qu'un âge viendrait où nos fils demande-

raient un loquet ou plutôt s'en procureraient un et s'en serviraient sans notre consentement.

—Soit, répondis je, mais n'est-ce rien de reculer de plusieurs années cet éveillé d'indépendance ? Je causais l'autre jour avec le vénérable curé C... et le docteur L... Ils étaient du même avis.— C'est surtout entre quinze et vingt ans, pensent-ils que la permission de dix heures est dangereuse.

Mme Vaudon parlait d'or. Malheureusement ils sont rares les parents qui imitent sa sollicitude et le sacrifice de son mari. On veut que les jeunes gens soient sages et on les laisse en proie aux occasions, aux tentations, aux séductions... nocturnes. On les laisse prendre le loquet lorsqu'on ne le leur donne pas. Quoi d'étonnant que les vieilles familles bourgeoises se dissolvent, et que les fils ou le fils unique croquent entre dix-huit et trente ans, la fortune honnêtement et péniblement acquise en un demi-siècle par les auteurs de leurs jours.

Le foyer ! il n'y a que lui pour tenir réunis les éléments de la famille honnête et chrétienne. Si vous le laissez s'éteindre, tout est perdu ou en voie de se perdre. Rien ne saurait remplacer le foyer familial, la lampe de famille, les entretiens, les lectures après la journée finie, les bureaux et les magasins clos. Que les célibataires, les veufs, les sans enfants, les orphelins essayent en se réunissant de se faire un foyer aux heures lourdes et nocturnes, soit ! Mais que ceux à qui on dit : Mon père, et qui peuvent dire : Mon fils, restent chez eux : ils ont tout à y gagner et rien à y perdre.

Celui qui écrit ces lignes a connu un chrétien appartenant aux classes dirigeantes et voué à toutes les œuvres pieuses et sociales, sauf à celles auxquelles on ne peut travailler qu'aux heures du soir et de la nuit.

—Ce temps-là, répondait-il, est consacré à ma famille.

Il y a des exceptions, mais elles confirment la règle, et la règle est que le verrou intérieur remplace le loquet comme dit Virgile, les astres en se couchant invitent au sommeil : *Suadentque cadentia sidera somnos*.

Ce couvre-feu du moyen âge, dont on a dit tant de mal, avait du bon. Que chaque père de famille se l'impose et l'impose aux siens, dans de discrètes limites, et la cité, et la société, s'en trouveront mieux que de beaucoup d'autres remèdes plus à la mode, mais qui n'ont encore amené que de rares et de douteuses améliorations morales et sociales.

JEAN GRANGE.

Les écrivains de toutes les littératures



PAUL BOURGET

M. Paul Bourget est universitaire de naissance ; son père était recteur d'Académie ; il est aussi d'éducation, car il a passé par l'École normale, dont l'enseignement est comme la dernière, la suprême transformation que l'Université impose à

ses sujets d'élite. Il arrive maintes fois que les nourrissons de l'Université lui échappent, ou paraissent lui échapper : la politique et les lettres les lui disputent à prix d'or et d'honneurs.

Mais s'ils paraissent lui échapper, ils sont toujours ses prisonniers ; elle a, dès leurs plus jeunes années, marqué leur esprit d'une empreinte ineffaçable.

M. Bourget est un de ceux qui se sont émancipés le plus complètement. Doué d'une volonté énergique, celle de parvenir et de mériter sa fortune, il s'est demandé si son instruction d'écrivain et de psychologue n'était pas à la fois imparfaite et incomplète, et avec un courage, une persévérance dont on trouverait peu d'exemples dans notre époque d'à peu près, et de demi-vertus, il a voulu tout oublier pour tout reprendre ; il s'est fait autodidacte.

Et il a demandé conseils aux deux grands maîtres des esprits vigoureux, il a reçu deux sortes de leçons dont les unes paraissent contredire les autres, ne font que les confirmer et les compléter, comme en arithmétique on fait la preuve d'une opération par l'opération opposée. Il a essayé d'une part la solitude et la vie sédentaire, et quand il en a épuisé la substance, il a voyagé dans les divers mondes des diverses capitales, et n'a pas négligé les peuples restés ou retombés dans un état social fruste et dans une intimité plus directe avec la nature ; il a vu le Maroc, les îles Grecques, la Sicile, et ces pays n'ont pas été moins éloquents pour lui que les délicatesses du présent et du passé à Florence, à Oxford, et aussi à Paris.

De la solitude il est revenu écrivain ; de ses voyages il est revenu dilettante. Il a perdu ou usé dans ses études, dans ses voyages, tout ce qui n'était pas lui ; mais il a développé son moi, il en a fait un instrument d'une grande sensibilité, d'une sonorité étonnante et d'une juste mathématique. Aucune impression ne lui est étrangère, encore moins hostile, et il restera le maître et le modèle de ce cosmopolitisme qu'il a si bien défini.

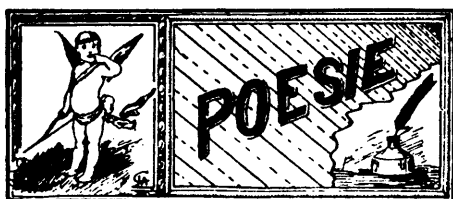
M. Paul Bourget est jeune encore, mais ses œuvres n'ont pas d'âge ; à ceux qui les jugeraient d'un vieillard, parce qu'elles sont d'une perfection matérielle achevée, d'une maturité d'esprit qui indique le travail des années et de la pensée, on montrerait certaines pages célèbres par leur fraîcheur et leur vivacité toutes juvéniles, et elles font si bien corps avec le reste, qu'on ne saurait voir une mosaïque dans cet ensemble. D'ailleurs l'auteur est né en 1852, et vers 1880 il jouissait déjà d'une notoriété fort encourageante. Elle est devenue de la réputation, elle sera peut-être de la gloire, au grand étonnement de quelques anciens, mais sans trouver chez eux de l'hostilité ou de l'indifférence.

L'œuvre de M. Bourget est déjà considérable ; elle ne contient guère de parties faibles ; certaines autres sont définitives ; nous parlons de ses *Essais de Psychologie contemporaine*, qui parurent en 1883, et le firent connaître même à l'étranger, et apprécier des esprits sérieux. Ses romans lui conquièrent un nouveau public, nombreux et cependant raffiné ; ce public se piquait d'avoir fourni à l'auteur ses types, leur langue, leur milieu, et l'auteur lui-même se croyait d'une exactitude rigoureuse. Ces romans sont connus ; nous devons nous borner à leur énumération ; ce sont *Cruelle Enigme*, *Crime d'amour*, *Mensonges*, *le Disciple*.

Ce serait une injustice que de ne pas mentionner dans une notice, si courte qu'elle soit, les poésies de M. Paul Bourget. Ce sont des œuvres de jeunesse, et il est peu probable que notre auteur revienne à la Muse, à laquelle il ne doit rien de sa fortune, mais beaucoup regretteront cet abandon, en relisant bien des pièces d'une facture achevée et d'un sentiment délicat.

Le talent de M. Paul Bourget est un de ceux auxquels la critique ne peut guère s'attaquer : il est trop varié, trop fin, trop souple pour entrer dans une thèse, un système. M. Jules Lemaitre seul nous semble avoir saisi au vol les caractères les plus concrets de ce style. On ne connaîtrait qu'à moitié M. Bourget, si l'on ne lisait pas les pages qu'a écrites sur lui M. Lemaitre dans la troisième série des *Contemporains*.

CHARLES SIMOND.



L'ADIEU

J'avais rêvé de lèvres roses
Et de troublants baisers d'amour,
A l'époque où naissent les roses,
Les roses qui vivent un jour....

Et c'était vous, mademoiselle,
Que j'avais aperçue, ainsi :
Dans mon songe, divine et belle,
Moi pauvre amoureux tout transi.

Or, puisque votre indifférence
M'a dit que vous ne m'aimiez pas,
Je suis heureux de la souffrance
Que j'emporte de vous, hélas....

Mais pour adieu, je vous présente,
Comme une prière, à genoux,
Ces vers, qu'en vos jours de tourmente,
—Voulant vous les rendre plus doux,—

Vous lirez, quand vous serez vieille,
Dans quelque vingt-cinq ans d'ici,
En songeant à la ritournelle,
Que je vous chantais tout transi !....

J. B. Chabot

Bruxelles (Belgique), 1891.

A L'ÉTRANGER

La grande voix du Souverain Pontife résonne longuement dans le monde, et son admirable encyclique aura sans doute dans l'avenir les plus salutaires effets, tout permet de l'espérer : la joie reconnaissante des catholiques, la respectueuse admiration des infidèles, et même les critiques grossières et malveillantes dont l'inanité prouve la mauvaise foi de leurs auteurs.

Tandis que le flot de l'impiété monte et grossit, et que les pauvres, les malheureux, désorientés par ceux qui avaient mission de les guider, élèvent la voix menaçante de leurs revendications, tandis que les puissants du jour s'étonnent et perdent la notion du juste et de l'injuste, faute de savoir un peu de catéchisme, Léon XIII, fidèle à la mission de l'Eglise, rassure le monde en l'éclairant, et indique aux riches et aux misérables leurs devoirs respectifs en termes d'une clarté merveilleuse.

* *

Mais ce sont là sujets trop élevés pour qu'il soit permis au chroniqueur de s'y arrêter : *paulo minorā canamus*.

Voici qu'il nous vient d'Angleterre la nouvelle d'une réforme non moins urgente que toutes celles qui réclament les socialistes.

Aujourd'hui que le sexe laid a renoncé à laisser pendre en boucles ses cheveux sur son dos, mode que les artistes et les poètes eux-mêmes ont abandonnée depuis 1830, nous sommes tous obligés de confier de temps en temps notre tête au coiffeur. Quelques-uns plus malheureux, trop maladroit pour opérer eux-mêmes et reculant devant le déploiement d'une barbe hirsute, sont contraints de recourir presque journellement aux bons offices de l'artiste capillaire.

Or nul n'ignore que, même quand il se contente seulement de vous tondre, le coiffeur n'en est pas moins toujours un rasoir.

Profitant de ce qu'il tient votre tête entre ses mains, fort de ce qu'il pourrait d'un coup de ciseaux vous fendre l'oreille, ou d'un coup de rasoir vous ouvrir la gorge, non content de vous torturer le corps en vous râclant la joue ou bien en vous

éparpillant de petits cheveux dans le dos, le coiffeur vous met l'esprit au supplice par ses réflexions saugrenues sur le temps qu'il fait et les événements du jour.

Je sais bien qu'on peut lui insinuer doucement qu'on n'est pas venu là pour causer politique avec lui, mais on se trouve sans défense, en présence d'un homme armé de ses outils tranchants et l'on n'a qu'à courber la tête.

La direction de l'établissement des sourds muets d'Edgboston a eu l'heureuse idée d'apprendre le métier de coiffeur aux pensionnaires de la maison, et déjà les coiffeurs sourds-muets sont très demandés en Angleterre.

Il est évident que le commerçant qui ouvrirait à Montréal une boutique où tous les garçons seraient muets ferait vite fortune.

Mais on fait à présent parler les sourds-muets, et vous verrez que ceux-là sauront parler dès qu'ils seront entrés en fonction.

* *

Les audiences des tribunaux sont parfois égayées par d'amusants incidents.

Lors de la dernière session de la Cour d'assises de Forest City (Arkansas), un nègre nommé Dobson était accusé du meurtre d'une femme.

Appelé à la barre, Dobson passe près d'une fenêtre ouverte et respire l'air de la liberté, il veut en jouir plus pleinement et faussant compagnie à l'assistance, il saute dans la rue au risque de se rompre le cou et se sauve à toutes jambes.

Juges, avocats, jurés, témoins et spectateurs se lancent aussitôt à sa poursuite à travers la ville, et cette chasse à l'homme offre un pittoresque coup d'œil. Que vouliez-vous qu'il fit, seul contre cent. Bientôt on sonne l'hallali et Dobson est triomphalement reconduit au prétoire ou chacun reprend place. Mais tout le monde était si essoufflé et fatigué que, personne ne pouvant parler, on dut renvoyer au lendemain la fin de l'audience.

* *

Voici un autre procès qui permettrait de croire que les Américains rêvent de marcher sur les traces des Anglais pour la pudibonderie puritaine.

C'est à Boston : un jeune ménage se retrouve après avoir été pendant quelques jours séparé par un voyage. On s'embrasse, quoi de plus naturel ? Mais il y a une vieille loi qui défend les actes inconvenants en public, on l'applique au tendre couple et le voilà traduit en police correctionnelle, à côté des malfaiteurs, pour excès d'expansions conjugales. N'est-ce pas le comble de la pudibonderie ?

Les délinquants pourront méditer cette réponse de l'ancien président des Etats Unis, Abraham Lincoln, qui sentait vivement les inconvénients du mariage et le peu d'agrément qu'il était en mesure de procurer à la compagne de son choix. Pressé par un ami de renoncer à la vie de célibataire :

—Je n'épouserai jamais une femme assez sotte pour vouloir de moi comme mari.

* *

Les procès, en Europe, ont bien souvent aussi leurs côtés gais.

Voici un casse-tête juridique dont la solution embarrassera les juges.

Un conseiller militaire mourait, il y a quelques années, laissant 20,000 couronnes à son domestique et autant à sa cuisinière, en stipulant que si l'un des deux se mariait, son legs retournerait à l'autre.

Le maître mort, les légataires convolent ensemble en justes noces.

Les héritiers frustrés leur intentent un procès en restitution des 40,000 couronnes. Mais la cuisinière déclare que, suivant la volonté du testateur, elle a remis ses 20,000 couronnes à son mari et le domestique prouve qu'il a, de son côté, versé le montant de son legs à sa femme.

Comment juger cela ?

* *

Le plus sûr et le plus rapide, quand on le peut est de se faire rendre justice soi-même.

Tout Berlin rit de l'aventure arrivée à un officier de l'ambassade ottomane qui justifie l'adage : Fort comme un Turc.

Dans une partie déserte du grand parc de Thiergarten, un vagabond taillé en hercule lui demande un soir un mark pour son souper.

L'officier lui remet la pièce demandée.

L'autre enhardi par ce succès et voyant la bourse bien garnie réclame alors 20 marks, pour payer son terme. Le Turc veut continuer son chemin, feignant de n'avoir point entendu, mais le vagabond revient menaçant.

Alors l'officier empoigne le misérable, le jette à terre, lui administre une sérieuse correction et le lâche tranquillement en lui disant.

—Brosse moi, maintenant, tu m'as sali ma redingote.

Le battu, mécontent mais dompté, s'exécuta au milieu des rires des promeneurs accourus à ce spectacle.

* *

Ailleurs, ce n'est pas la force qui est en honneur, c'est le poids.

On sait qu'à Sandringham le prince de Galles offre à ses invités une fastueuse hospitalité, dont les dépenses ont contribué à mettre en assez mauvais état les finances de l'héritier du trône.

Les invités sont, paraît-il, pesés à l'arrivée et au départ.

Le procédé n'est pas nouveau, et il y a longtemps que les agriculteurs soucieux des progrès de leurs élèves l'emploient dans leurs fermes pour les animaux mis à l'engrais. Mais l'application aux gens de cette méthode nouvelle est bien faite pour relever le prestige de la dignité humaine.

Les mauvaises langues prétendent que les invités qui ont le mauvais goût de ne pas engraisser pendant leur semaine passée à Sandringham, sont impitoyablement rayés de la série. On y remédie du reste en fourrant du plomb dans ses poches au moment du départ, et le prince est content.

* *

J'arrête mon bavardage pour ne pas ennuyer tout le monde, comme ce jeune avocat trop prolix, qui dînait l'autre jour, avec quelques intimes, chez son oncle,

Depuis le potage jusqu'au rôti, hormis le défenseur de la veuve et de l'orphelin, personne ne put placer un mot. Politique, modes, jurisprudence, le bavard parla de tout, de lui surtout.

Les convives n'en pouvaient plus quand on apporta la salade.

Alors l'oncle doucement, avec bonté :

—Mon ami, ne parle pas tant, je t'en prie ; tu fatiguerais la salade

A. D'AUDEVILLE.

LES SILHOUETTES

Mon médecin m'obligeant à prendre, au moins, deux mois de repos, je me vois forcé d'abandonner la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ et d'oublier mes chers silhouettés passés, présents et futurs.

Après avoir puisé, au sein de la nature, les forces nécessaires pour une nouvelle lutte, je continuerai la troisième série en septembre prochain. Quelqu'un a essayé de me critiquer... j'en ris.

* *

Pendant mon absence, j'apprends qu'un écrivain de Québec veut marcher sur mes brisées et faire des portraits rapides sur les jeunes de Québec.

Il signera : JEAN PLEURE.

JEAN RM.

Il est bien rare que ceux dont l'état est d'obéir ne se montrent pas arrogants quand l'occasion se présente d'abaisser ceux qu'ils sont forcés de sur-ir.—ADRIEN CHABOT.

HEUREUX OISEAUX !

A mademoiselle M....

Revenez, revenez vite !

Depuis de longues semaines déjà, il vous attend ce nid, qu'avec impatience mortelles, on a capitonné, duveté, parfumé de soins, de caresses, d'affection.

Revenez, revenez vite !

La maman, le papa sont là, les bras ouverts, la grande sœur est émue et une larme, je crois, glisse furtive de sa paupière.

Revenez, revenez vite !...

* *

N'est-ce pas qu'il fait bon se retrouver quand on s'aime de cette tendresse bénie de la famille ? N'est-ce pas qu'il fait bon se cramponner au cou de tous les siens, qu'on n'a pu voir durant dix mois de convent, et de jeter à foison sur ces visages des baisers et encore des baisers ? N'est-ce pas qu'il fait bon courir en haut, en bas, partout à la fois à travers la maison, respirant ici, là, l'air si grand, si bon, si suave, du foyer ?...

* *

Oh ! je les comprends vos ébats, je les envie vos gambades ! et pour ressaisir celles que j'ai connues, à votre heureux âge, que ne donnerais-je pas ? Contre votre enthousiasme naïf, votre ivresse touchante, j'échangerais beaucoup des plaisirs qui, aujourd'hui, viennent sous ma main....

* *

Semblables aux pinsons joyeux, oui, enfants, riez, chantez, criez bien haut votre bonheur !

Le regret d'avoir quitté de bonnes maîtresses, des compagnes partageant vos travaux et vos jeux, s'efface sous la joie immense de revoir tant d'êtres chéris qui n'ont eu qu'une pensée depuis votre départ : celle de peiner, de se dépenser, de s'user pour assurer votre avenir.

Rendez-leur en tendresses ce qu'ils vous prodiguent en bienfaits !

* *

Puis,—puis, à l'heure du soir, si tout près, au balcon de votre famille, vous entrevoyez le profil d'une nouvelle venue, ayez pour elle aussi une bonne attention, un petit baiser.

M. F. Béland

LE PÈLERINAGE DE RONCEVAUX

(Voir gravure)

Chaque année a lieu, au mois de mai, un pèlerinage qui, par le décor dans lequel il se meut et la naïveté toute primitive qui préside à ses apprêts, est un des plus propres à nous reporter à ces siècles de foi où les routes se couvraient de pèlerins et où les églises regorgeaient de pénitents. C'est le pèlerinage au monastère de Roncevaux, que nous venons d'entreprendre, dit un correspondant de l'Illustration, et que nous avons heureusement accompli, grâce à l'amabilité du consul d'Espagne à Saint-Jean, M. Aguirre.

Roncevaux est trop célèbre pour que nous rappelions ici les souvenirs qui s'y rattachent. De Saint-Jean-Pied-de-Port, la route qui y conduit est des plus pittoresques qui s'y puissent voir. A Avrigny, un poste de carabineros nous indique que nous sommes en terre espagnole. Bien pâles et bien plus piètrement vêtus, ces malheureux soldats, dont l'un s'abrite sous un vénérable pépin, fouetté par le vent et maugréant contre le service. Mais au premier rayon de soleil, le pauvre diable aura tout oublié. Nous franchissons le col de Roncevaux à 3,200 pieds d'altitude, et, après avoir

passé devant les ruines de la chapelle fondée par Charlemagne, nous arrivons devant le monastère. C'est un vaste bâtiment massif dominé par deux tours carrées, et dont l'église gothique renferme *Nostra senora de Roncevallos*, surchargée d'ornements.

Dans la salle du chapitre, nous admirons une merveilleuse Bible sur laquelle jadis prêtaient serment les rois de Navarre. Un vigoureux chanoine qui nous accompagne nous montre les masses d'armes de Roland (?) qui pèsent vingt-huit à trente livres chacune, et il les manœuvre d'une façon effrayante pour nos têtes.

Le lendemain matin nous sortons du convent et allons sur la route pour voir l'arrivée des pèlerins. Revêtus d'une blouse noire en cotonnade ou en lustrin, serrée à la taille d'une cordelette, la tête recouverte d'une capote relevée par derrière, ils portent sur l'épaule une lourde croix formée de deux branches massives clouées l'une sur l'autre, et s'avancent lentement, précédés des *alcades* (maires) de leurs communes, ces derniers revêtus du long manteau municipal et armés de la badine de la Loi. Partis la veille au soir pour la plupart, ils ont fait ainsi, la croix sur le dos, jusqu'à trente ou quarante kilomètres dans la montagne. La plupart des pèlerins sont des habitants des vallées voisines qui viennent là pour se couvrir de leurs fautes ou adresser leurs vœux à la vierge du monastère. Tous sont Espagnols.

Après un repos d'une demi-heure, les cris des *alcades* se font entendre. Brutalement, à coups de badine, il font former les rangs, et tous, les uns égrenant leur chapelet, les autres récitant des oraisons, s'avancent au pas accéléré ; entre les deux files se tiennent le clergé et les femmes, mères ou sœurs des pénitents. C'est un spectacle fantastique. Notre dessin représente la procession au moment où elle passe devant l'ossuaire qui renferme les restes des compagnons de Roland.

Quand nous pénétrons dans l'église, les pèlerins ont relevé leurs capotes et écoutent l'office divin appuyés sur leur croix ou prosternés contre terre. Vers la fin de la messe a lieu la confession : les divers confessionnaux sont pris d'assaut ; le pénitent, debout, s'incline vers le prêtre, qui le tient embrassé en lui couvrant la tête de son camail, puis il va communier.

Immédiatement après, les pèlerins, laissant leur croix dans l'église et enlevant leurs costumes de pénitents, se mettent en devoir de dévorer leur premier repas, qu'ils ont bien gagné. La *posada* (auberge), située près du monastère, est envahie, et sa cuisine offre le plus pittoresque des spectacles. Autour de son immense cheminée, où brûlent d'énormes branches de chênes, bout le *putcherro* (pot-au-feu) traditionnel, et mijotent ou rôtissent les quartiers de viande et les mets les plus variés dans des récipients de toutes formes. Sur des bancs ou des tabourets se chauffent les pèlerins ; mendiants, carabiniers, filles d'auberge, se pressent, circulent, crient, gesticulent, fument, mangent, boivent, dans une atmosphère épaisse, puante d'huile rance et d'ail, et dans une demi-obscurité que rend plus sombre encore la couche de suie dont les murs sont tapissés.

La procession, au retour, s'effectue dans le même ordre et refait dans la journée le même chemin de la nuit précédente.

P. KAUFFMAN.

LA SALLE DES MACHINES A L'EXPOSITION DE CHICAGO

(Voir gravure)

Messieurs les Américains ont entrepris de faire grand et d'être le moins possible en reste de succès avec la France. Leur exposition colombienne devra nous faire voir monts et merveilles.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs la salle des machines qu'ils sont à édifier. La bâtisse centrale des machines mesure 850 pieds par 500. Elle est appuyée sur trois séries d'arches gigantesques formant comme une triple nef parallèle tout autour de laquelle court une galerie de ceinture, large de cinquante pieds. Toujours pra-

tiques les Américains : ces nefs sont construites de façon à pouvoir être séparées l'une de l'autre avec facilité et vendues, après la fête, comme remises pour les convois de chemins de fer. Elles ont toute l'apparence et la structure de ces remises. Dans chacune de ces nefs se trouve une grue mobile courant d'une extrémité à l'autre : elle servira à l'installation des machines.

L'extérieur du bâtiment est d'une grande richesse, agrémenté de colonnades et autres ornements d'architecture.

J. S. E.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUIN, a eu lieu samedi, le 4 JUILLET, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	26,864....	\$50.00
2e prix	No.	37,352....	25.00
3e prix	No.	37....	15.00
4e prix	No.	23,410....	10.00
5e prix	No.	31,931....	5.00
6e prix	No.	19,438....	4.00
7e prix	No.	22,097....	3.00
8e prix	No.	32,430....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

34	7,713	16,256	20,869	26,245	34,449
547	8,252	17,352	21,071	26,787	34,767
578	8,521	17,636	21,130	28,180	35,328
663	8,762	18,569	21,228	28,528	36,218
1,483	9,919	18,701	22,919	28,639	36,525
1,903	10,766	18,799	23,035	29,133	36,629
2,232	11,015	18,947	23,359	29,451	37,543
3,195	11,144	18,969	23,628	29,897	37,680
3,488	11,508	19,257	23,733	30,573	37,734
4,044	12,615	19,435	24,041	30,853	37,750
5,144	12,942	19,594	24,437	31,489	37,848
5,337	13,921	19,724	24,685	31,520	37,962
5,494	15,409	20,370	25,128	34,073	38,146
5,762	15,534	20,440	26,100	34,410	38,799
7,581	16,212				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

AVIS AUX LECTEURS

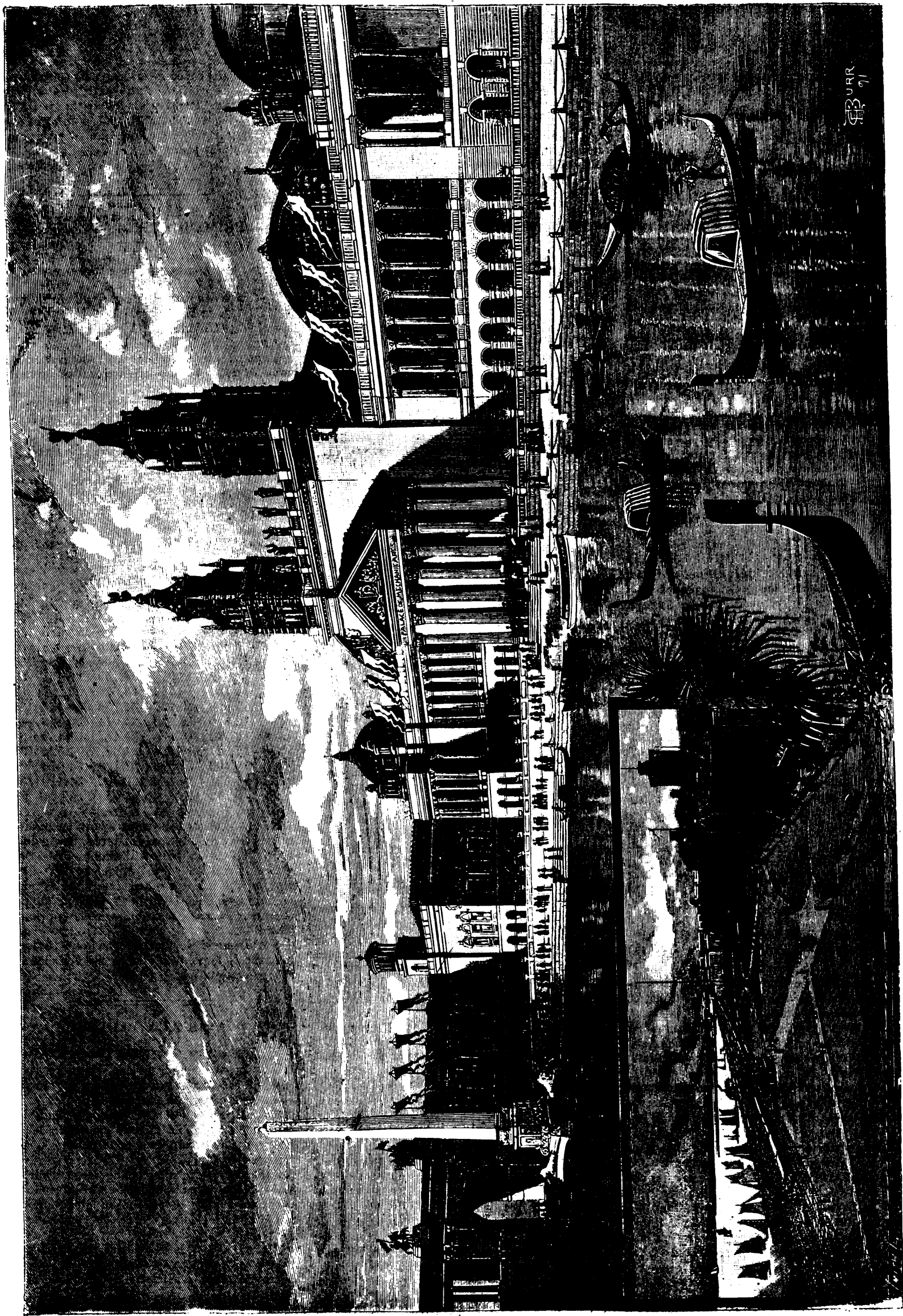
Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous font des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

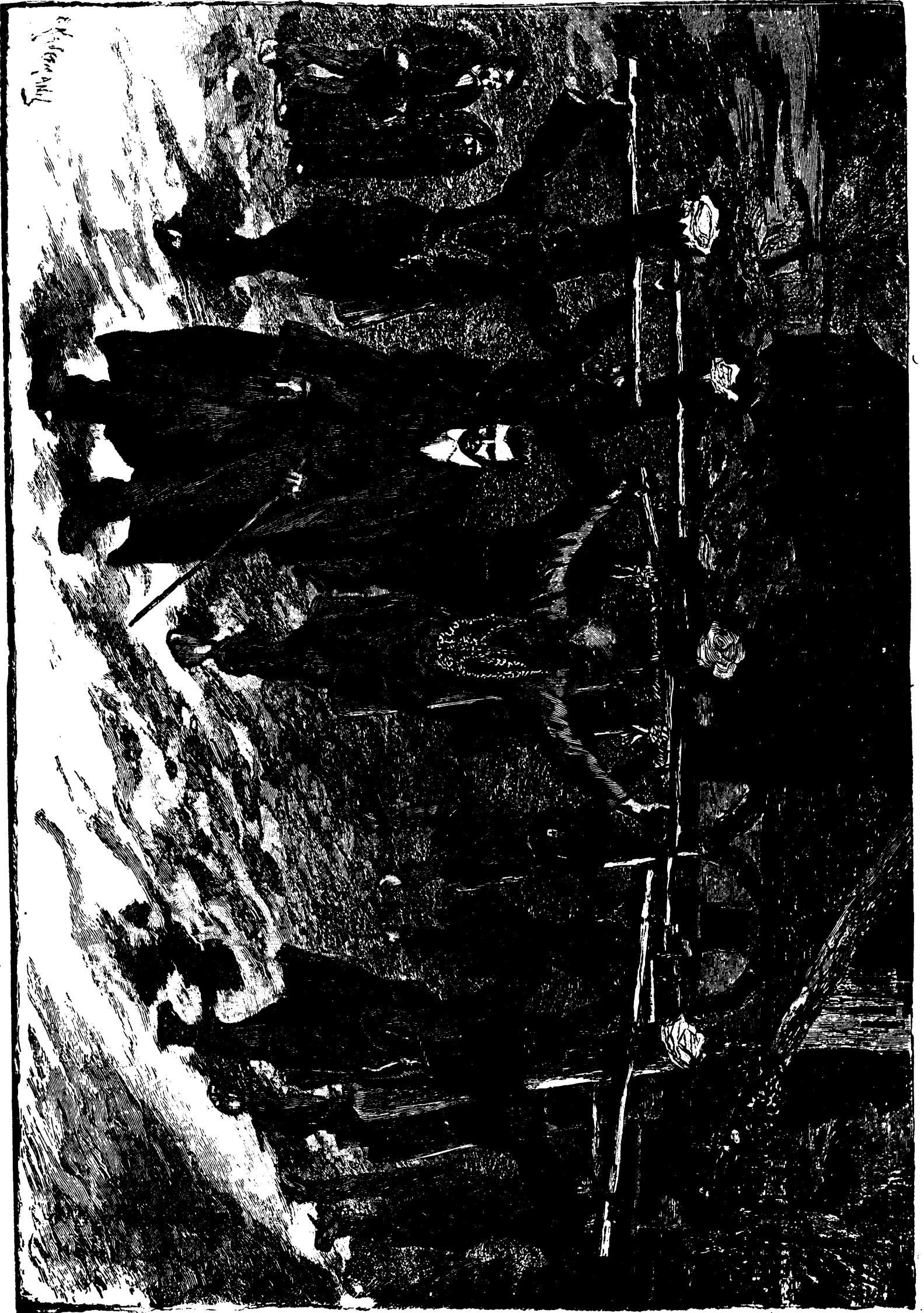
En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

L'ADMINISTRATION.



VUE EXTERIEURE DU PALAIS DES MACHINES POUR L'EXPOSITION DE CHICAGO EN 1892.—DESSIN DE G. E. BURR

LE PÉLERINAGE DE RONCEVAUX DÉFILE DES PÉNITENTS SE RENDANT AU MONASTÈRE—(De l'illustration)

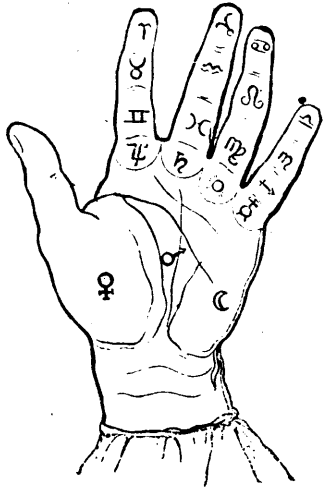


DIVINATION D'APRES LA MAIN

La main carrée est généralement équilibrée dans toutes ses parties, c'est à dire qu'elle n'est ni courte ni longue, ni molle, ni dure ; les doigts, sont proportionnés à la paume ; le bout des doigts est carré ; les deux lignes qui limitent les côtés de la main sont sensiblement parallèles.

La main carrée représente la raison ; on l'appelle la main naturelle ou philosophique ; c'est l'égalité de tempérament, la justice et la pondération de la pensée ; la vie animale et la vie psychique, justement équilibrées entre elles, sont également éclairées par le flambeau de la lumière intellectuelle !

Il y a égal épanouissement de toutes les facultés de l'Être, et par suite, accord et harmonie !

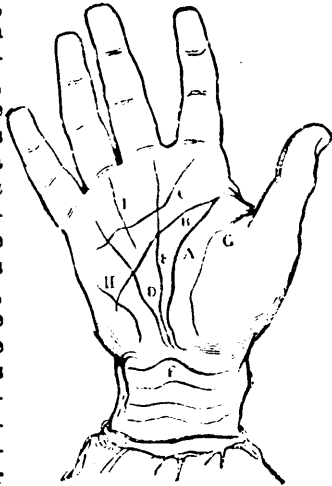


La main pointue est rarement équilibrée ; elle est ou longue ou courte, mais elle est presque toujours fine et moelleuse ; si, par exception, elle est épaisse et dure (ce qui se rencontre bien rarement) elle représente le fanatisme et la superstition.

Dans la main pointue, les doigts (ordinairement lisses) ont le bout pointu, et les deux lignes qui limitent les côtés de la main, au lieu d'être

parallèles, tendent à se rencontrer non loin et en avant de l'extrémité des doigts.

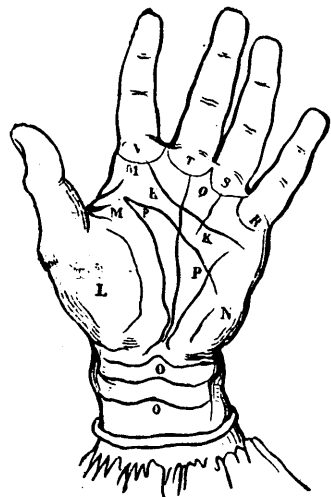
La main pointue, qu'on appelle main psychique, a des perceptions rapides, mais fugitives, la vie intellectuelle plus développée dans la recherche du beau que dans la connaissance du vrai, exalte et trouble la vie des sens et des affections, et l'éloignement de la réalité la précipite dans le monde des fictions et des chimères. La main pointue est riche d'imagination, elle a pour elle conception, l'invention, la prescience ; son domaine est l'art, la poésie le rêve.



La main spatulée n'est pas mieux équilibrer que la pointue ; elle est ou trop longue ou trop trapue, et plutôt dure que molle.

Le bout des doigts va en s'évasant et forme une sorte de spatule : les deux lignes renferment la main, au lieu d'être parallèles, tendant à s'éloigner l'une de l'autre en divergeant.

La main spatulée, celle de Pranzini et de Troppmann cour-



te chez l'un, longue chez l'autre, représente l'action, l'exécution, la pratique des choses ; aussi l'appelle-t-on la main industrielle, la vie animale l'emporte sur la vie psychique ; l'intelligence éclairé plutôt la forme matérielle que les horizons lointains et élevés de la pensée !

Dans la main psychique, l'idéalisme avait une

trop grande prépondérance ; dans la main industrielle, c'est le réalisme qui l'emporte ; ces deux excès sont également regrettables, car ils mènent tous à l'erreur ; c'est dans le juste milieu que la vérité ouvre son sillon !

L'excès en tout est un mal : en effet, la main carrée elle-même, qui cependant est l'image de la raison, si elle vient à s'exagérer dans sa forme, n'est plus équilibrée, trop carrée, elle représente le fanatisme de l'ordre et de la méthode, l'exaltation du juste qui produisent la régularité abrutissante, le despotisme étroit, l'esclavage du droit, de l'usage et de la règle.

L'exagération de la forme pointue, qui se rencontre souvent chez vous, mesdames, représente le dévergondage de l'imagination, elle engendre le caprice, le mensonge, l'imprévoyance et conduit aux entreprises romanesques, aux tendresses folles, aux alternatives de joie et de tristesse, aux grands découragements.

L'exagération de la forme spatulée mène aux mêmes erreurs par une autre voie : représentant une extrême confiance en soi-même, une ambition démesurée, un besoin absolu de mouvement. Cette disposition exagérée précipite dans des entreprises chimériques ; et le scepticisme, qui est la négation du vrai, produit le même résultat que l'idéalisme qui le voile.

Le philosophe et l'administrateur ont la main carrée.

Le poète et l'artiste ont la main pointue.

L'industriel et le conquérant ont la main spatulée.

Il se peut qu'on trouve des artistes dans la forme spatulée, mais alors c'est l'art mouvementé, c'est-à-dire la sculpture ou le théâtre, où l'action domine presque l'inspiration.

Les mains carrées agissent avec réflexion, recherchant l'ordre, la symétrie et vivant autant par la pensée que par le cœur ; elles aiment avec force, mais sans aveuglement ni passion. Elles sont constantes dans leurs affections.

Les mains pointues sont irrésolues, volages, inconstantes ; elles conçoivent, inventent, exécutent rarement ; leurs sentiments sont ardents, mais fugaces ; elles aiment avec exaltation, leur amour est un vrai feu de paille !...

Les mains spatulées sont énergiques, industrielles et résolues : leur persévérance, qui va jusqu'à l'audace, ne recule devant aucun obstacle. Mais quelque ardeur qu'elles mettent dans leurs affections, elles ne sont jamais tendres.

LA PETITE MARCHANDE D'ALLUMETTES

Il faisait affreusement froid ; il neigeait et la nuit tombait, la dernière nuit de l'an. Dans la neige et la nuit marchait par les rues une pauvre petite fille, nu-tête, pieds nus. Elle avait, il est vrai, au sortir de sa maison, des pantoufles, mais trop grandes, trop larges : c'étaient celles de sa mère qui était morte. La petite les avait perdues, en traversant la rue, au moment où deux voitures passaient, lancées à toute vitesse. Elle n'avait plus retrouvé l'une des pantoufles ; un gamin avait ramassé l'autre qu'il avait emportée en fuyant. La petite pauvre s'en allait donc les pieds nus, rougis et bleuis par le froid. Dans son tablier rouge elle portait des paquets d'allumettes et elle en tenait un dans la main. Elle n'avait rien vendu de la journée, personne ne lui avait donné un petit sou.

La neige tombait à flocons sur ses longs cheveux blonds qui ondoyaient en belles boucles sur son cou ; mais elle n'y pensait point. A toutes les fenêtres brillaient des lumières ; on sentait un fumet d'oie rôtie ; c'était la nuit de la Saint Sylvestre, et c'est à cela qu'elle songeait.

Dans un angle formé par deux maisons, dont l'une faisait saillie sur l'autre, elle s'assit et se pelotonna. Elle avait ramené ses petits pieds sous elle, mais les sentait ainsi plus glacés. Elle ne voulait pas rentrer à la maison : elle n'avait pas rencontré un seul acheteur, pas reçu un seul sou. Son père la battrait, bien sûr, et puis à la maison,

il faisait froid aussi, on vivait sous les toits, et le vent entraînait en sifflant dans la mansarde, quoiqu'on eût bouché les trous avec de la paille et des chiffons.

Ses pauvres petites mains étaient toutes raidies par le froid. La flamme d'une allumette aurait pu les réchauffer un peu ; mais oserait-elle en tirer une du paquet, la frotter sur le mur, et en approcher les doigts ? Elle la tira. Frft ! Quelle belle étincelle ! Quel flamboiement ! C'était une flamme chaude, vive, comme celle d'une chandelle ; et elle promena tour à tour chacune de ses mains au-dessus. Ah ! quelle jolie, quelle bonne et merveilleuse petite flamme ! L'enfant crut vraiment être assise devant un grand poêle en fer avec des pieds de cuivre poli et une plaque de cuivre. Quel brasier, et comme ce feu était bienfaisant ! Elle étendit les pieds, pour les réchauffer aussi ; mais l'allumette s'éteignit, le poêle disparut : elle n'avait plus dans la main que le petit bout de bois tout noir.

Elle frotta une seconde allumette sur le mur ; la flamme illumina la façade blanche, qui devint tout à coup transparente. La petite fille voyait maintenant l'intérieur de la maison. Sur la table était étendue une nappe blanche, et sur cette nappe étaient rangées des assiettes de porcelaine autour du plat où fumait l'oie rôtie, farcie de pommes et de raisins secs. Et, spectacle encore plus beau à voir, l'oie se levait du plat et venait, cahin caha, la fourchette et le couteau dans la poitrine, vers la pauvre petite marchande. Puis, tout à coup, l'allumette s'éteignit et il ne resta plus que le mur épais, humide. Elle recommença un troisième frottement ; et voici qu'elle se trouvait sous un arbre de Noël, plus beau, plus grand encore que celui qu'elle avait vu chez le marchand. Des milliers de petites chandelles étincelaient dans les branches vertes auxquelles étaient suspendus des jouets comme ceux qu'elle avait aperçus aux étalages. Elle avança les deux mains pour les prendre : l'allumette s'éteignit encore. Et dans le ciel les étoiles montaient plus haut, plus haut ; une d'elles tomba en traçant une longue traînée de feu.

—C'est quelqu'un qui meurt ! dit la petite fille, car sa grand-mère lui avait raconté que lorsqu'une étoile tombe, c'est qu'une âme remonte à Dieu.

Elle frotta encore une allumette sur le mur, et le rayonnement reparut avec toute sa splendeur, et dans le vestibule de la maison, la grand-mère, la bonne grand-mère, morte l'hiver dernier, était là, regardant la petite fille avec douceur, avec bonté.

—Grand-mère, prends-moi ! s'écria l'enfant. Oh ! prends-moi ; emmène-moi ! Je sais, tu vas disparaître, quand l'allumette sera éteinte, tu vas disparaître comme le poêle chaud, comme l'oie appétissante, comme le bel arbre de Noël !

Et d'un seul coup elle mit le feu à tout le paquet d'allumettes, car elle voulait retenir la grand-mère.

Et les allumettes brillèrent d'un tel éclat qu'on y voyait mieux qu'en plein jour ; jamais la grand-mère ne lui avait paru plus belle, plus grande ; elle prit la petite fille par la main, et toutes deux s'envolèrent rayonnantes de joie, dans l'espace infini, où il n'y avait ni froid ni faim, ni souffrance.

Et quand vint le matin, on vit, dans un coin, accroupie, adossée au mur, la petite pauvre, les joues roses, le sourire aux lèvres ; elle était morte, morte gelée, la veille de l'an nouveau. Son corps était raidi, et dans son tablier elle avait des paquets d'allumettes. Celui qu'elle tenait dans la main était presque entièrement brûlé !

—Elle aura voulu se réchauffer ! dit quelqu'un. Mais personne ne se doutait de toutes les belles choses qu'elle avait vues et du voyage qu'elle avait fait avec sa grand-mère. ANDERSEN.

Fromage à la crème.—Prenez un morceau de bon fromage blanc (lait caillé égoutté), délayez-le dans du lait bouilli et refroidi. Passez dans une passoire fine, mêlez-y deux blancs d'œufs battus en neige, versez le tout dans un ou plusieurs moules d'osier garnis de mousseline et laissez égoutter cinq à six heures. Renversez dans un compotier et versez dessus de la crème fraîche.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 11 JUILLET 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

Les gardes couraient, opéraient une battue en règle, mais toutes leurs recherches, tous leurs efforts étaient inutiles.

On sait de quelle agilité simiesque était douée la Petite-Mai. On sait avec quelle prestesse d'oiseau elle grimait aux arbres, franchissait les fourrés, les ronces, les lianes, et s'élançait de branche en branche avec une surprenante et précise adresse.

La frayeur, la terreur de l'immonde Romain lui donnaient des ailes...

Et aussi cette soif de liberté, ce bonheur fou qu'elle ressentait pleinement et qui décuplaient ses forces, alors qu'elle avait tant souffert durant son atroce captivité.

Fédor était demeuré alité.

Pendant il faisait tous ses efforts pour consoler la désespérée Marcelle.

— On la reprendra... on la retrouvera, — disait-il à la mère désolée.

Marcelle, laissant échapper des larmes brûlantes, secouait douloureusement la tête.

— Et les autres ! Fédor ! Et les autres ! — répétait-elle à mots entrecoupés, — croyez-vous donc qu'ils ne vont pas faire tous leurs efforts pour la reprendre... Et alors... cette fois, ils la tueront ! Car ils aimeront mieux la voir morte que de souffrir que nous soyons heureux par elle !

— Non, ma bien-aimée !... Nous soulèverons des montagnes... Nous ferons tout, vous le savez bien... Cette malheureuse enfant n'ira pas loin... Et nous retrouverons bien promptement sa trace.

— Nous nous y mettrons tous, madame, — disait Jules Raisin, — et il faudra bien que nous la retrouvions.

Qui étaient embarrassés pendant cette douloureuse scène, c'étaient Gaston Louchard et Romain Courieul.

Mais Gaston n'était pas un homme à demeurer longtemps sous le coup d'une contrainte et d'une gêne.

Aussi eut-il assez d'aplomb pour s'adresser à Fédor et lui dire à mi-voix :

— Croyez, monsieur le comte, que nous prenons la plus grande part, mon ami et moi, au nouveau malheur qui vous frappe... Croyez aussi que nous ferons tous nos efforts pour retrouver au plus tôt celle que vous venez de perdre une fois encore.

Cette fois Fédor ne put plus y tenir.

Il entraîna Gaston dans une pièce voisine de celle où se passait cette douloureuse scène, et lui dit à voix basse, dans la crainte que les éclats causés par sa colère ne parvinssent aux oreilles de Marcelle :

— Comment !... Vous osez me dire en face que vous continuerez à faire des efforts pour retrouver notre pauvre enfant !... mais croyez-vous donc que j'aie été votre dupe ?... Ne sais-je pas que malgré vos promesses...

Gaston Louchard arrêta Fédor d'un geste.

— Permettez, — lui dit-il d'un ton très calme, — vous prétendez que nous n'avons rien fait, ni mon ami, ni moi, pour retrouver cette malheureuse enfant ?

— Oui, je le sais, et je l'affirme.

— Vous vous trompez... Si la chance n'a pas couronné nos efforts, ce n'est pas de notre faute. Mais notre intérêt ne répondait-il pas de notre activité et de notre dévouement ? — Réfléchissez donc un peu, je vous prie...

— Non, — persistait Fédor, — je ne sais quelle œuvre vous poursuivez... Je ne sais quel but vous visez... mais...

Gaston secoua nerveusement la tête.

— Vous vous trompez, je vous le répète. Et je vais vous en fournir immédiatement la preuve. Croyez-vous, par exemple, que si nous allions raconter à M. Dementières ce qui vient de se passer ici, il ne nous paierait pas un très fort prix notre révélation ?...

Fédor était atterré. L'impudence de cet homme le terrassait.

Fil-de-Soie, le bandit, reprenait encore :

— Ne nous fâchons donc pas, monsieur le comte, je tiens simplement à vous prouver qu'il est de votre intérêt comme du nôtre de demeurer alliés... La partie adverse serait trop heureuse d'accepter, j'en suis bien certain, notre collaboration.

Fil-de-Soie avait raison. Fédor s'en rendait parfaitement compte. Ce misérable, si largement payé par lui, ne lui avait été d'aucun secours ; mais il était condamné, lui Fédor, à subir encore cette proscription révoltante par cette raison que Gaston de Kersaint pouvait lui faire encore beaucoup de mal.

— C'est bien, monsieur, — répondit-il vaincu par la nécessité, — agissez comme bon vous semblera... Je suis toujours disposé à payer les services que vous voudrez bien me rendre.

Et Gaston s'était retiré en emmenant son collaborateur et associé.

— Bon Dieu de bon Dieu !... — fit Romain lorsqu'ils furent tous les deux seuls, — j'ai encore fait là un beau coup... Cette gueuse-là qui file... rien qu'à ma vue !... A-t-on idée de ça !... Eh bien ! il doit nous avoir rudement dans le nez, le patron.

— Ça, répliqua Fil-de-Soie, en haussant les épaules, ça m'est parfaitement égal...

Romain regarda son ami bouche béante.

— De toi je ne pourrai jamais rien faire, — reprit encore Gaston, — mais tu ne comprends donc pas, âne bête, que si cette petite fille ne venait pas de leur jouer à tous la fille de l'air, nous étions rincés comme des bochs. La soûleur que tu viens de lui causer, mais c'est la seule bonne et adroite chose que tu aies faite de ta vie... Comme cela nous allons avoir une corde à notre arc, tandis qu'elle venait tout simplement de casser net.

— Oui, tu as raison, — fit l'autre, commençant à comprendre, — mais je ne sais pas pourquoi, en vérité nous n'avons pas tout simplement travaillé à rendre cette moucheronne-là à sa famille... De cette façon là nous aurions touché un fort sac... Et moi je n'en demande pas davantage...

Gaston Louchard tapa du pied.

— Tu ne comprendras jamais rien aux affaires... Il faut courir plusieurs lièvres à la fois... Le proverbe est faux, et il faut savoir le retourner...

— Bien oui, mais en courant après un tas d'affaires, on risque bien de rester le derrière par terre.

Gaston n'écoutait plus Romain... Il avait jeté un regard chargé d'une noire haine du côté de l'horizon où se trouvaient bien loin de là les bois de Lauriac, et il avait murmuré encore :

— Il en est avec lesquels il faut compter ! Ceux-là qui m'ont injurié !... Ceux-là que je hais !...

Romain n'avait pas entendu ; il suivait son idée.

— Alors nous allons rester à la Hairelle !... dit-il, — alors nous allons nous mettre pour le vrai, à la recherche de la moucheronne... Eh bien ! j'aime mieux ça, bien que j'aie toujours peur de tomber sur Irma au premier coin de route... Parce qu'alors elle ferait un pétard énorme... Ah ! si je trouvais le moyen de lui faire regagner l'argent que je lui ai pris... Un beau coup à lui imposer... Je ne dis pas... Mais il n'y aurait que ce moyen là pour la calmer.

En ce qui touchait à la conduite de son ami Fil-de-Soie, Romain se faisait illusion...

Non ! Louchard ne s'occuperait guère de retrouver la Petite Mai.

Comme il l'avait dit cependant, son intérêt devait l'y pousser.

Eh bien, non !

Entre toutes les passions humaines, la haine est de beaucoup la plus forte.

Elle passe bien avant toutes les autres.

Avant l'amour désordonné de l'argent, dans le cœur tout plein de fiel de Gaston Louchard, bouillonnait la dévorante, farouche, l'inférieure haine pour tout ce qui portait le nom de Lauriac.

Jusqu'au moment où il s'était battu en duel avec son beau-frère, Gaston avait été très vain de sa jolie figure.

Henri de Lauriac l'avait à jamais enlaidi.

A jamais, il l'avait marqué à la face, et la sanglante cicatrice qui zébrait sa joue lui avait enlevé pour toujours cette beauté dont il se montrait si fier.

Et tous les jours, dès la première heure, en se voyant dans une glace au moment de sa toilette, tous les jours la même obsédante pensée le faisait grincer des dents.

Il se voyait toujours son horrible marque rouge à la joue et il ne s'était pas encore vengé.

Eh bien ! cet inexorable besoin de vengeance passait désormais avant tout.

Et continuant de traîner Romain à sa suite, à diverses reprises Gaston Louchard était revenu à Paris.

Avait-il une idée ?... Un plan était-il déjà arrêté dans son cerveau ?...

Non... pas encore... Il cherchait sa vengeance, un beau coup à faire, comme un boa qui rampe à jeun.

Dans la haine portée aux Lauriac, il embrassait Me Fanchon, — cet avoué qui vous l'avait si vertement relevé du péché d'insolence.

Et voilà que subitement, durant le cours de l'une de ses excursions à Paris, au moment où il rendait au cercle, il avait aperçu, entrant au restaurant, un certain bipède dont il avait entrevu, dans l'étude de Me Fanchon, les yeux vagues, bêtes, et tout plein bon enfant, accompagnés de favoris d'un blond douteux.

Ce brave garçon tout naïf le reconnaîtrait-il ?

C'était peu probable...

Et aussitôt l'idée était venue à Gaston Louchard de s'attacher aux pas du maître clerc... On ne savait pas... Peut-être celui-ci le mettrait-il sur une piste.

La physionomie d'Arthur Forcière était, d'autre part, assez typique pour demeurer inoubliable une fois entrevue.

Ce petit gondelé qui avait positivement l'air d'être descendu d'un cocotier devait servir de point de repère à Gaston.

A la table voisine du restaurant occupée par Chabourin et son ami, Gaston s'était assis en compagnie de son inséparable la Glandière, et il s'était vite aperçu, en prenant un apéritif, qu'au train dont marchaient les choses les deux anciens copains seraient, avant qu'il fût longtemps, dans les plus belles vignes du Seigneur.

— Les deux pantés auront leur paille avant une heure.

C'est à cet instant que Chabourin, qui avait déjà le verbe haut, s'était mis à parler du bal de l'Opéra.

Avec sa générosité habituelle, Arthur Forcière acceptait la proposition du moment qu'il ne payait pas son entrée.

C'est alors que Gaston s'était levé, soldant les consommations et en disant à Romain :

— Viens, nous savons où les retrouver.

Au bal de l'Opéra, tandis qu'ils sondaient les groupes et la foule, Gaston n'avait pu découvrir tout d'abord qu'Arthur Forcière, et il avait lié conversation avec celui-ci, se disant que par Arthur, il arriverait aisément à remettre la main sur le maître clerc.

C'est ce qui était arrivé.

Léonce et Arthur avaient accepté l'invitation de Gaston avec enthousiasme.

Et, sans oublier Romain qui dans ces circonstances, buvait comme un trou et dévorait comme un ogre, les quatre hommes s'étaient attablés dans un cabinet particulier, en face d'un menu des plus appétissants.

La seconde bouteille de champagne n'était pas sortie de son seau à glace qu'Arthur Forcière ne savait plus où il en était.

Et alors il s'était mis à raconter des histoires sans queue ni tête, se perdant dans les détails de ses narrations, et voulant cependant être écouté

par Gaston, qui s'occupait beaucoup plus de Léonce Chabourin.

—Voyez-vous,—insistait Forcière, en lui mettant la main sur le bras,—voyez-vous je ne puis vous dire combien je suis heureux... oui, bien heureux d'être traité par une personne aussi distinguée... Et je serais enchanté de lui rendre sa politesse... Vous n'avez qu'à venir me voir à Brétigny... Et je vous invite à déjeuner... Oui, je ne m'en dédis pas.

—Dis donc ! Moule-à-Singe !—fit Léonce Chabourin, qui trouvait dans le champagne une rancune persistante, causée par la ladrerie de son ancien copain,—dis donc, si ton déjeuner... est comme le souper que tu avais promis de me payer, notre aimable amphi... oui notre aimable amphi... amphitryon pourra se munir d'une bonne brosse... en chiendent... pour se frictionner le ventre.

—Non... J'invite à déjeuner... Et comme on pourrait douter de ma parole... je signerai un billet !... Là... comme ça, on sera sûr que ça sera sérieux... Et après le déjeuner, je vous offrirai,—encore,—un petit cognac... Je ne vous dis que ça...

—Eh bien ! c'est cela,—fit Chabourin s'attendrissant,—nous irons tous... oui tous... Tu répareras tes torts... Tu sais que je dois m'établir par-là d'ailleurs... car au fond, tout au fond, je t'aime bien vois-tu, Forcière...

Au nom de la petite ville de Brétigny, Gaston Louchard avait subitement dressé l'oreille.

—Vous habitez Brétigny,—avait-il dit de son ton le plus naturel,—mais il me semble me souvenir que ça n'est pas très loin de Lauriac.

Arthur Forcière éclata de rire et Léonce Chabourin fit chorus avec lui.

—Mais c'est lui qui sert d'intermédiaire entre les Lauriac et Me Famchon, mon patron. Car, moi, je suis maître clerc chez Me Famchon... une des grosses études de Paris, et je vais même le quitter sous peu... Parce que, vous ne savez pas cela non plus,—ma tante Lucile... je suis sûr que vous n'avez pas connu ma tante Lucile, ayant rendu sa belle âme à Dieu, à la suite d'une indigestion de homard... ou de veau braisé... elle était folle de veau braisé... Enfin je ne sais pas si c'est le veau ou le homard, car j'ai tenu à m'informer, vous comprenez cela, n'est ce pas... quand on a des sentiments de famille, toujours est-il... Je ne sais plus trop ce que je voulais dire... Enfin... Vous y êtes... Ah ! voilà ! Ma bonne tante n'a pas eu le temps de me déshériter, alors je vais acheter une charge... Et j'irai m'établir dans le pays d'Arthur... Parce que je l'aime bien, Arthur... quoiqu'il soit diablement rat... Et Me Famchon sera bien attrapé... Vu que c'est moi qui mène toute l'étude, et qui tiens toutes les affaires...

Gaston Louchard avait baissé les yeux. Entre ses cils filtrait un rayon de curiosité âpre, qu'il parvenait à éteindre à grand-peine.

Ses précautions étaient inutiles ; Panonceau et Chabourin en étaient tous les deux arrivés à cette heure dangereuse où le secret ne nous appartient plus, où l'on n'est plus maître de sa langue, et où l'on éprouve un inéluctable besoin de faire des confidences à la terre entière, en trouvant dans le premier venu son meilleur ami.

Lancé sur cette dernière idée, Léonce Chabourin tenait à parler.

—Oui, oui, répétait-il, j'ai toutes les affaires du patron dans les mains... Bien plus que Forcière, qui pourtant.

Gaston se gardait bien d'interrompre... Il était certain que l'ébriété de ses deux convives allait lui livrer un secret.

Arthur avait laissé échapper un geste de mauvaise humeur.

—Ce n'est pas des affaires de la marquise de Lauriac qu'il est question ici,—dit-il,—ça ne peut intéresser personne.

—Ah ! ah ! ah ! Elle est bien bonne,—fit Chabourin,—avec ça que ça n'est pas toujours curieux de voir un homme porter un fort sac... Ça ne t'amuse pas d'être truffé de billets de banque... Car... lui aussi, tel que vous le voyez... est avoué de province, il sert d'intermédiaire entre les Lauriac et Me Famchon... et demain au soir

pas plus tard, il partira pour Brétigny sur-l'Aire, et prendra une voiture pour aller porter, de la part de Me Famchon, à la marquise de Lauriac, une très forte somme,—dans les trois cent mille francs, je crois,—dont celle-ci a besoin. Je ne sais pas pourquoi faire, par exemple, car nos renseignements s'arrêtent là.

La figure en marron sculpté d'Arthur Forcière était à cet instant du plus haut comique.

Il était certainement flatté de montrer quelle était l'importance d'un homme à qui l'on pouvait confier, à un moment donné, une somme de trois cent mille francs ; mais en même temps, avec une indignation qui enrouait son larynx, il était indigné de voir son ami,—ainsi qu'il le disait,—trahir le "devoir professionnel."

—Ah ! tu nous ennues,—lui répliqua Chabourin,— nous ne sommes pas au milieu de voleurs, peut-être, et ils n'iront pas t'attendre sur la route de Brétigny-sur-l'Aire pour te tordre le cou ou t'allonger un coup de fusil... Tu deviens complètement maboul, mon vieux Panonceau.

Gaston Louchard avait pris un ton dédaigneux.

—En ces jours de progrès, on n'assassinait plus pour de si petites sommes... Il fallait plus que cela pour tenter les grands malfaiteurs.

—A Paris, peut-être,—répliqua avec conviction Arthur Forcière,—mais en province, je vous l'affirme, on vous occrait à bien meilleur marché... Tenez, il n'y a pas huit jours, j'ai eu une discussion très animée à ce sujet avec une de mes clientes... Une vieille fille que vous ne connaissez certainement pas non plus... Mlle Henriette Dementières.

Romain, qui à cet instant portait une coupe de champagne à ses lèvres, ne put retenir un faux mouvement, et la coupe se brisa en mille miettes sur la table.

—Qu'avez vous donc, mon cher la Glandière,—lui dit Gaston,—vous êtes maintenant affligé de tics nerveux ? Mais continuez donc, mon cher monsieur Forcière,— que disiez-vous à votre cliente... jeune et belle sans doute ?

Arthur secoua la tête.

—Non, ce n'est pas une beauté ; on peut même dire hautement qu'elle est fort laide... De plus, elle a dépassé la soixantaine... Enfin... A la suite d'une émotion dont le motif ne m'a pas été confié... elle a eu une congestion, et a été frappée d'une paralysie des deux jambes...

—Ah ! c'est très curieux,—fit Romain, qui à son tour ne perdait pas un mot des paroles d'Arthur,—et alors... pourquoi vous êtes-vous disputé avec cette vieille dame ?

—Permettez !... Je ne me dispute pas... J'ai pu donner vivement des conseils,—voilà tout. Je sais que Mlle Henriette Dementières a une forte somme chez elle, depuis longtemps... Je lui répétais une fois de plus, en présence du malheur... de l'infirmité qui venait de l'atteindre, que son argent serait bien mieux dans la caisse de mon étude... "Un beau jour,—lui ai-je dit,—on vous assassinera pour avoir votre magot..."

—Eh ! dis donc, toi, Bombé !... —cria Chabourin,— toi qui me fichais des sottises par la figure à propos du "secret professionnel", il me semble que tu manges assez proprement le morceau en ce moment.

Gaston Louchard eut un geste dédaigneux, comme pour dire : — "Ça n'a pas d'importance." Puis il se mit à interroger Forcière et Chabourin sur la légèreté avec laquelle on traite à notre époque les affaires d'argent.

Mais les libations se succédant sans interruption enlevaient la dernière lueur de raison qui pouvait rester encore dans les cerveaux saturés de Forcière et de Chabourin...

Léonce s'était approché d'Arthur... et il embrassait celui-ci à pleine bouche, en lui faisant jurer de lui trouver une étude tout à côté de Brétigny-sur-l'Aire, dans la ville la plus proche.

—Comme ça, lui répétait-il, nous ne nous quitterons plus... Je pourrai te voir constamment... parce que... maintenant, vois-tu, ça me semblerait trop dur de te quitter...

Quelques instants encore, une ou deux coupes en plus et ils s'endormaient dans les bras l'un de l'autre.

—Garçon,—fit Louchard, quand on lui apporta

l'addition réclamée par lui,—voici un bon pour-boire, vous aurez soin de ne pas déranger ces messieurs.

Et il quitta le café Anglais en emmenant Romain, qui le suivait d'un pas raide, compassé, alourdi par le champagne.

Le vicomte de Kersaint, entre temps, s'était décidé à quitter l'hôtel de la rue Saint-Dominique, l'hôtel Lauriac, où il était relancé sans cesse par les nombreux créanciers qui battaient le pavé de Paris à sa poursuite.

Rue de la Michodière, un tout petit appartement, meublé avec les restes de sa splendeur, lui servait maintenant pendant ses séjours à Paris. Une petite chambre pour Romain, une autre pour lui, une entrée... c'était tout... Maigre résidence où était venu échouer M. le comte de Kersaint, qui avait connu de si brillants jours.

Ce matin là, car le souper de la mi-carême ne s'était terminé qu'au grand jour, Gaston rentrait donc rue de la Michodière, vers les huit heures du matin.

La concierge se tenait, le balai traditionnel à la main, sur le pas de sa porte.

Gaston allait passer sans répondre autrement que par un signe de la tête au bonjour de la vieille femme préposée aux soins de son ménage, lorsqu'elle lui barra le passage, en lui tendant une carte.

—Ce monsieur est venu hier après votre départ. Il a beaucoup insisté pour vous voir, il a dit qu'il reviendrait ce matin de bonne heure.

Gaston Louchard avait pris la carte.

—Comment ce monsieur s'est-il procuré mon adresse ?—répondit-il à la concierge.

—Il l'a obtenue au cercle.

Gaston tenait toujours le carton dans ses doigts, le tournant et le retournant, et un pli barrait son front.

—Ah ! ah !—murmura-t-il si bas que ni Romain ni la concierge ne purent l'entendre, chacun son tour... Il est bien temps !...

—Merci, madame Dacheux, fit-il à la concierge, quand ce monsieur viendra, vous laisserez monter.

—Vous devez pourtant avoir besoin de dormir.

—Je n'ai jamais besoin de dormir, et les affaires passent avant tout.

Gaston montait, suivi de Romain.

Quand ils furent arrivés à son modeste asile :

—Cache toi, dit-il à son ami et ne t'occupe pas de moi.

—Je ne demande qu'à pioncer... et tu peux être certain que je ne m'occuperai pas de tes affaires.

—Ce sont aussi les tiennes...

Gaston Louchard avait remplacé son frac par un veston de chambre. Il s'occupait au moyen d'ablutions, à faire disparaître la poussière du souper, quand un coup de sonnette discret se fit entendre.

C'était le visiteur annoncé par le carton.

Louchard alla ouvrir, et il s'arrêta stupéfait sur le pas de la porte.

—Vous ne me reconnaissez pas,—fit le visiteur d'une voix sifflante...—Oui, je suis bien changé. J'ai vieilli de dix ans depuis quinze jours, mais c'est bien moi... C'est moi qui ai déposé une carte hier soir chez votre concierge en disant que je me présenterais ce matin chez vous.

Et il ajouta, en montrant la carte que Gaston tenait encore à la main :

—Je suis bien Fabrice Dementières !...

Effectivement, le misérable était changé d'une manière affreuse.

Il était amaigri, il s'était voûté, ses cheveux blanchis avaient disparu par places, enfin sa figure ridochée et comme striée de nombreux plis avait jauni et verdi encore.

Ses yeux seuls, au fond d'orbites charbonnées, brûlaient toujours du même infernal éclat.

Gaston avait pris un air impassible.

—Qui demandez-vous, monsieur ? — fit-il d'une voix glaciale.—Votre carte n'a rien pu m'apprendre... et je ne sais...

Fabrice ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase.

—Oui, je sais bien que vous allez me dire tout cela... Je m'attendais même à vous voir me mettre à la porte... Que voulez-vous, j'ai eu

tort... quand je vous ai éconduit... une première fois au Bois-de-Boulogne, une seconde, à Vernon, lorsque vous êtes venu chez ma sœur... Que voulez-vous ? je croyais être sûr de moi !... J'étais certain de tenir en main la partie.

Gaston s'était assis, mais il n'avait pas encore desserré les dents.

Fabrice continuait :

—Oui, j'ai eu tort... Du moment que vous aviez, je ne sais comment, — percé le mystère de ma vie, j'aurais dû accepter vos offres... Je ne l'ai pas fait, et aujourd'hui j'en suis cruellement peiné, vous le voyez... Vous vous demandez comment j'ai pu parvenir jusqu'à vous ?... Oh ! d'une façon simple... J'étais caché derrière une persienne à Vernon, quand vous êtes venu pour me demander un entretien... J'ai entendu le son de votre voix et j'ai reconnu que c'était bien celui de l'homme qui m'avait parlé au bois de Boulogne. De plus je vous connaissais de nom, pour vous avoir rencontré dans le monde des cercles... Aussitôt que j'ai pu me remettre sur pied, car... j'ai cru ces derniers temps que j'allais mourir... Pour ma sœur, ça été peut-être pire encore... Aussitôt que j'ai pu me tenir debout, je me suis mis à votre recherche, parce que j'ai besoin de vous... Puisque vous savez à quoi vous en tenir, il faut que vous veniez à notre aide. Je suis bien décidé à subir toutes vos conditions. Je ne puis mieux dire.

Pour expliquer la visite matinale de Fabrice Dementières, et aussi la métamorphose subite survenue dans toute sa personne, il nous faut revenir à la troupe de Gulistan Cantaloube, quelques instants après l'enlèvement de Fleur-de-Mai.

Ce qu'il y avait eu de cris, d'imprécations, de grincements de dents, et de blasphèmes ! sitôt que Gulistan, appelé par les cris de Maraton, s'était aperçu de la fuite de la femme sauvage sur laquelle il fondait de si brillantes espérances, serait incommensurable.

Maraton se dégraisait peu à peu... Et le charme étant rompu par le départ de la Petite-Mai, — il retombait pieds et poings liés sous la férule de Chinette.

Mais Gulistan, c'était une autre affaire.

Sa rage ne connaissait plus de bornes... et si Maraton ne l'avait empêché, il aurait certainement fait à Chinette un mauvais parti.

Mais l'hercule s'était mis en travers et Gulistan Cantaloube avait dû ne démontrer sa fureur que par ses paroles.

Quand il avait été à bout de respiration, Chinette qui le laissait rugir avec un exaspérant sang-froid lui avait dit, en le regardant fixement dans les yeux :

—Vous avez fini, patron ?

—Oui, j'ai fini !... Mais qui donnera donc à manger à ces malheureux qui crèvent la faim, qui paiera nos dépenses, nos dettes, qui... ?

—Ceci, pour commencer, avait répondu Chinette, en tendant un billet de mille francs au dompteur avec un geste à la Talma.

Le billet tourné, retourné, reconnu excellent et empoché, Gulistan Cantaloube avait repris :

—Mais, malheureuse, je n'aurais pas donné ce "numéro" pour dix mille francs !... ?

Chinette haussa les épaules.

—Dix mille francs vous me faites rire... Et si l'on vous en donne vingt mille, trente mille, si l'on vous met à l'abri du besoin... jusqu'à la fin de vos jours !... ?

Peu à peu Gulistan s'apaisait... Mais Palmyre ouvrait de grands yeux qui se remplissaient de larmes de joie... ?

—Tout, ça disait le dompteur, ça peut être, ça doit être des blagues... Le bourgeois t'aura fait poser... Il t'a remis un billet de mille francs pour moi... et il t'aura fait voir le tour. La farce est jouée.

Chinette se trémoussait indignée.

Si l'on pouvait dire !... Douter ainsi d'un homme tout ce qu'il y avait de plus chic... qui avait des voitures superbes et des chevaux... et le reste... Non ! c'était injurieux, même pour elle... Avec ça qu'elle se serait laissé monter le coup... ?

—Et puis d'abord, —conclut-elle, —je n'aurais pas pu aller plus longtemps. Maraton s'était planté

un béguin pour la femme sauvage... Alors, c'est moi qui serais partie... ?

L'hercule essaya un grognement de protestation.

Chinette comprenait qu'elle avait repris tout son empire.

—Oui, oui, —lui dit-elle, en le menaçant de la main, —je t'en donnerai, moi, des passions, et des amoureuses !... je te conseille de marcher droit, autrement tu auras affaire à moi.

—Avec tout ça, —persistait Gulistan, avec un reste d'ivresse, —avec tout ça, je suis ruiné !... ?

Chinette n'était point patiente :

—Eh ! taisez-vous donc, double diable !... Je vous dis que votre fortune est faite, au contraire. Palmyre, de son côté, questionnait Chinette.

Oh ! ne plus avoir à craindre la misère, le manque de tout, pour les petits !... Ne plus errer par tous les temps !... Ne plus s'en aller par la pluie, par le gel, le long de ces routes interminables... Ce serait possible !... Quel rêve !... ?

—Oui ! la patronne, —disait Chinette, —il l'a bien promis le bourgeois, et, ou je me trompe fort, ou cet homme là a dit la vérité.

Gulistan Cantaloube tenait toujours son billet de mille francs.

C'était une consolation qui avait bien sa valeur.

—Enfin, —dit-il, en essayant de se faire une raison, —Attendons !... Mais je crains bien d'être refait... En tous cas, nous n'ouvrirons pas pour la foire... Ce n'est pas la peine de nous fendre les reins en quatre pour ne pas faire nos frais.

—Faut toujours ouvrir, patron... Faut toujours travailler un brin... Autrement que ferez-vous pour passer le temps ?... Vous vous piquez le nez avec Maraton, et quand vous aurez votre paille tous les deux vous serez bien avancés.

On ouvrit la loge, Cantaloube donna tout le jour des représentations et l'on fit cependant quelque argent, bien que les recettes fussent miâces.

—Et mon affiche ! —répétait avec désespoir Gulistan, en regardant l'énorme toile qu'il s'était fait confectionner par un artiste de la localité, et qui étalait les couleurs les plus abracadabrantes. —Qu'est ce que je vais en faire de mon affiche !... Pas même des torchons pour Palmyre... Malgré tes mille francs, il ne nous restera que nos yeux pour pleurer.

Le lendemain, la loge n'ouvrit pas.

Non, vraiment, ce n'était pas la peine, et alors les récriminations contre Chinette commencèrent.

Ah ! sa situation n'était pas enviable ! Songez donc !... Jusqu'aux petits Cantaloube, —très mal élevés d'ailleurs, —qui venaient lui dire des malpropres et des insolences.

C'était fini ! bien fini !... Volés comme dans un bois, avec les mille francs, et, malgré cette somme dérisoire, nous voilà poissés ! Ah ! gueuse de Chinette !... ?

Et ça dura vingt quatre heures ainsi.

Chinette acceptait toutes ces avanies avec le stoïcisme d'un vrai Spartiate.

Pour se consoler, elle caressait dans sa poche secrète les espèces déjà reçues par elle comme acompte.

Dans l'après-midi du second jour ce supplice durait encore.

Chinette avait même fait des ouvertures à Maraton.

Elle avait commis une gaffe, elle en avait bien conscience. Eh bien ! ils partiraient tous les deux. Ils prendraient leur baluchon et s'engagerait dans une autre troupe... Sans doute cela lui ferait bien gros cœur de quitter Palmyre qui avait toujours été si bonne pour elle... Gulistan lui-même, elle ne l'abandonnerait pas sans chagrin... On ne sait pas comme ça vous attache la misère... Mais enfin... il n'y avait pas moyen de continuer à vivre ainsi.

Il y avait justement là, à deux pas, la famille Torvi qui ne demandait certainement pas mieux que de les engager... Eh bien ! Maraton et elle s'engageraient dans la troupe Torvi... Qui sait, peut être, plus tard, si les affaires allaient bien, ils pourraient se mettre à leur compte.

Maraton ouvrait de gros yeux, il ne comprenait rien à tout cela, mais il finirait bien par faire ce que voudrait Chinette qu'il ne voulait pas qu'on

'embêtât', ayant conscience des torts qu'il avait à réparer... ?

Néanmoins, comme Gulistan qui avait insisté légèrement sur le pousse café recommençait ses doléances et ses reproches, Chinette quitta la loge pour prendre un peu l'air. Elle en avait assez du patron.

Mais elle revint presque aussitôt, haletante, éperdue.

Elle agitait de grands bras et ne pouvait retrouver l'usage de la parole.

—Patron !... Pa... atron !... C'est un homme ! Un monsieur, galonné, avec un chapeau en cuir bouilli... Comment appelle-t-on ça ?... Un postillon, à cheval, sur un seul !... Si vous saviez comme il est beau... ?

Tout entière la troupe Cantaloube se rua à la devanture de la loge.

A franc écrier, un courrier poudré à frimas, monté sur un postier couvert d'écume, arrivait tout droit.

Dans sa douleur, dans son malheur, le grand cœur de Fédor n'avait pu oublier les promesses faites, les engagements pris.

Il tenait à payer sa dette à l'égard de ceux qui avait pris la Petite-Mai.

En vrai grand seigneur, aussitôt acquéreur des Souches, ne voulant point se trouver à la merci de la régularité espacée du chemin de fer, le comte Stroganof avait fait établir des relais de poste entre les Souches et Orléans.

Et le courrier, en trois heures, avait franchi en trois postes la distance séparant les Souches de la capitale du Loiret.

Chinette n'avait point menti, il portait le chapeau en cuir bouilli orné d'un galon d'or, le cotagan, la veste bleue à boutons, et au bras, sur une large plaque d'or, les armes et la devise des Stroganof ; la culotte de peau jaune s'engouffrait dans des bottes à l'écuylère.

Tous les saltimbanques regardaient le courrier à visage rasé qui se tenait droit sur son cheval, tenant à la main son fouet noueux au moyen duquel il avait précipité le galop de sa monture.

Et les baladins demeuraient la bouche béante, s'attendant à quelque chose d'énorme... ?

Gulistan Cantaloube, fort heureusement, ne perdait jamais pour longtemps la tramontane.

—J'ai l'habitude de parler aux masses, — répétait-il souvent, — avec un peu de chance, j'aurais pu faire tout comme un autre un homme politique.

Il s'adressa donc au courrier, en lui demandant d'une voix tremblotante qu'il essayait vainement de rendre majestueuse :

—Il y aurait-il quelque chose pour votre service... monsieur ?... ?

Le courrier saluait de son fouet en répondant.

—M. Cantaloube ?

—C'est bien moi.

Le courrier défit alors sa sacoche, et tendant un large pli fermé d'un énorme cachet de cire rouge :

—Une lettre de la part de mon maître, le comte Fédor Stroganof.

D'un mouvement de tête plein de dignité, mais tendant à la fois les deux mains, Gulistan Cantaloube reçut le pli avec un tremblement fébrile.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES
Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES
PHOTOGRAPHE
208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

L'EXPOSITION A MONTREAL

M. S. C. Stevenson, secrétaire de la compagnie d'exposition, nous communique quelques renseignements qui ne pourront manquer d'intéresser les lecteurs.

L'ouverture de l'exposition provinciale de la province de Québec aura lieu à Montréal, le 17 septembre prochain, et la clôture le 25 du même mois.

La compagnie est à faire réparer, améliorer les édifices de l'exposition sur l'avenue Mont-Royal. Tout sera prêt à temps, et ces édifices offriront aux exposants et aux visiteurs tout le confort possible.

Des arrangements ont été faits avec les compagnies de chemin de fer et les compagnies de navigation, pour des billets de passage à prix réduits, pendant tout le temps de l'exposition.

Les exposants auront droit à une réduction de moitié.

Les compagnies de chemin de fer transporteront gratis les objets de toute sorte et les animaux qui devront être exposés.

L'usage d'un pouvoir à vapeur sera fourni gratis, dans la salle des machines, et dans le département des machines agricoles. Un silo modèle sera construit sur le terrain et des hommes habiles y feront des expériences.

On fera aussi en public le beurre et le fromage d'après les nouveaux systèmes et ce sera sans doute une partie très intéressante et très utile de l'exposition.

La partie des amusements sera bien remplie; un excellent programme a déjà été préparé.

M. Stevenson recommande aux gens qui ont l'intention d'exposer, de retenir leur place aussitôt que possible.

Pour les listes des prix et les autres informations on doit s'adresser à M. S. C. Stevenson, 76, rue Saint-Gabriel, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

—La dernière encyclique du Pape contient 10,000 mots.

—Les cours américains ont prononcé 107,799 divorces, durant les vingt dernières années.

—Tout le monde sait que les Chinois ont inventé la poudre avant les Européens; nous leur devrions encore la monnaie en papier.

Il y a quelques jours, les administrateurs du British Museum se sont rendus acquéreurs d'un billet de banque chinois qui a été fabriqué par la Monnaie impériale, trois cents ans avant la circulation du premier papier monnaie en Europe.

—La Californie, avec ses 160,000 milles carrés de territoire, ses 800 milles de côtes maritimes, sa grande vallée de Yosemite, ses grandes chûtes d'eau, ses grands arbres, ses hautes montagnes, présente dans les limites d'un seul Etat tous les climats connus de l'univers, toutes les différences de surface, depuis les sommets des montagnes couverts de neige, jusqu'aux vallées qui se trouvent à des centaines de pieds plus bas que le niveau de la mer, tous les fruits entre

les équateurs et les pôles, tous les minéraux connus dans la géologie.

—Le récent décret du tsar relatif aux réformes à apporter à la loi militaire russe est beaucoup plus important qu'on ne l'avait cru d'abord.

Il prescrit que tous les hommes capables de porter les armes seront à la disposition du ministre de la guerre jusqu'à quarante-trois ans. La milice sera composée de deux groupes, l'un sera incorporé dans l'armée active, l'autre tiendra garnison dans les places fortes; en cas de guerre, les bataillons de la milice doivent être mobilisés dans le délai de deux jours. Après l'exécution de cette loi, l'armée russe sera trois fois plus forte que l'armée allemande.

—Le plus vaillant marcheur du monde, c'est certainement le lieutenant russe Bachmutow. Cet intrépide *pedestrian* a entrepris de faire à pied le trajet de Vladivostock à Saint-Pétersbourg. Vladivostock se trouve à la pointe extrême de la Sibérie, sur la mer du Japon, près des frontières de la Corée. Voilà plus d'un an que Bachmutow marche, car il a quitté le point de départ le 12 juin 1890. On a constaté son arrivée, à Tchernoje, dans le gouvernement de Nijni Novgorod; le jour même, le lieutenant est reparti pour Wladimir où il se reposera un jour avant de se mettre en route pour Moscou. Il a fort bonne mine, d'après ce que rapportent les journaux russes. Espérons que la science géographique recueillera de sérieux bénéfices de cette expédition sans rivale.

—A la suite des inspections d'escadrons qui s'achèvent en ce moment dans la cavalerie allemande, on est, paraît-il, unanime à conclure que dans les régiments de cavalerie de la garde ainsi que dans les cuirassiers et les uhlands de la ligne, la lance actuellement en service partout augmente d'une manière tout à fait extraordinaire la puissance de combat de la cavalerie; quoique l'instruction individuelle soit par là même rendue sensiblement plus difficile, puisque le soldat doit maintenant apprendre à manier trois armes différentes: la carabine, le sabre et la lance.

Dans les régiments de dragons et de hussards de la ligne dont les hommes sont plus petits et les chevaux plus légers, les opinions sur l'utilité de la lance sont très partagées; car le maniement de cette arme lourde ne leur est pas facile; et, par suite de cette circonstance, il se manifeste des incon vénients dont une partie n'avaient pas été prévus.

DES LE MATIN

"Il y a environ quatre ans" écrit le Col. David Wylie, de Brockville, Ont., en mai 1888, "j'ai été pris d'une forte attaque de rhumatisme, et je ne pouvais pas me tenir sur mes jambes. La douleur était insupportable. On m'a appliqué emplâtres sur vésicatoires: j'ai été purgé selon toutes les règles de l'art: rien n'y a fait. On me conseilla d'essayer l'Huile de Saint-Jacob, ce que je fis. Je me fis fricoter sérieusement, et envelopper la cheville du pied dans une pièce de flanelle saturée de remède. Le lendemain dès le matin, j'étais capable de marcher, sans éprouver de douleur." Un grand nombre de personnes se débarrassent ainsi de leurs rhumatismes et retrouvent l'usage de leurs jambes dans les mêmes conditions.

Guibollard fils de Guibollard père: —Papa, qu'est-ce que c'est que ça, la dette flottante?

—Ça doit être le budget du ministère de la marine!

Dialogue au cercle:

—Il y a longtemps que nous n'avons pas vu ce cher André. Que devient-il? Est-il malade?

—Non. Il s'est enfui en province pour y cacher sa faute.

—Quelle faute?

—Tu ne sais pas qu'il vient de se marier?

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

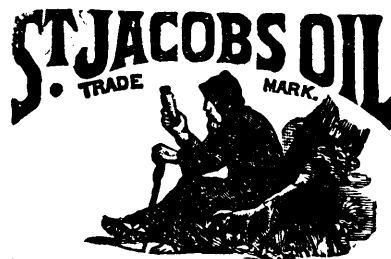
25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr. M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigüe dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.



ST. JACOBS OIL
TRADE MARK
LE GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
GUÉRIT:
RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT. ENGELURES.
ENTORSES, FOULURES.
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

LAURENT LAFORCE & BOURDEAU
MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1267



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer** est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre **Vigueur des Cheveux** en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la **Salsepareille d'Ayer** ou bien par les **Pilules d'Ayer** jointes à la **Vigueur**, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

OXYR ••
GIANT
•• FOOD

Agit comme l'éclair pour nourrir, régulariser et donner de la force à tout le système. Son effet est

M A G I Q U E

Une seule boîte vous guérira. Chez votre pharmacien ou envoyé sur réception du prix:

OXYR AGENCY,

P. O. BOX 748,

MONTREAL, P. O.

PRIX: 10c, 35c et \$1 00 pour une boîte contenant 119 doses.

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A. St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
 121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
 1634, Notre-Dame
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
 J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeon
 12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 897, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montréal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
 107, RUE SAINT-JACQUES
 Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

D. J. LABONTE
CHIRURGIEN-DENTISTE
 258, RUE ST-LAURENT
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

A. HURTEAU & FRERES
MARCHANDS DE BOIS DE SOIAGE
 22, rue Sanguinet, Montréal
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone
 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
 Téléphone 140

G. MANN
ARCHITECTE
 New - York Life Building
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS,
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel
 Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla l'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Poreous Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.



COMMENÇANT LUNDI, 22 JUIN 1891
Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston,—*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
 Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.

Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 12.30 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. +*8.30 p.m.

Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +*8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +*8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :
 Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.

Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.

Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De St-Lambert

Chambly et Marrieville 9.00 a.m., se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 8.30 a.m. de la gare Bonaventure.

Marieville, St-Césaire, Farnham, 5.25 p.m. se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 5.00 de la gare Bonaventure.

|| Samedis exceptés. † Tous les jours, dimanches incls. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. ‡ Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE AUTOGRAF OF LABEL AND GET THE GENUINE HARTSHORN
 Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

Voitures d'Enfants !

EnJONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Mebles et Literies
 652, RUE CRAIG, MONTREAL

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES EXTRAIS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

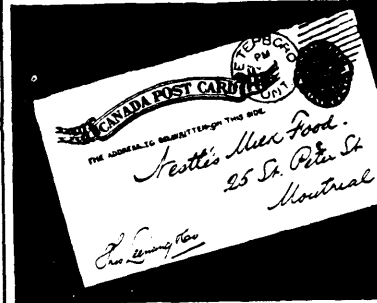
J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE
 MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTEE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEING & CIE. Seuls Agents

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.
CATARRH
 En vente chez tous les pharmaciens, on expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50¢ cts. E. T. HAZELTON, Warren, Pa., U. S. & C.A.

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889. Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mou devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxmons en général.

N. FAFARD, M. D.
 Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
 Joliette, P. Q., Canada

Le Musée des Familles, publication bimestrielle Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1890) : Paris, 14 francs. Département, 15 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Deshayes 15, rue ouf Riv. Paris/France

LA CHEVEURE C'EST LA SANTÉ
LE RÉGÉNÉRATEUR CAPILLAIRE
AUDETTE

Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

PILULES
 DU DR WILLIAMS
ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception au prix (50¢ la boîte), en s'adressant, THE DR. WILLIAMS MED. CO. Brockville, Ont.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**POUR LES
VACANCES !**

Assortiment complet de marchandises spécialement en demande durant les vacances :

Costumes de voyage. Ulsters pour voyage, Dolmans Heptonette.

Imperméable pouvant aussi servir comme cache-poussière.

Châles de voyage, Colletteries en drap, Parasols, depuis 35c, Robs de Cambray, Jerseys, Jerseys.

CONFÉ (Assortiment le plus complet)

HABILLEMENTS de GARÇONS

Notre département d'habillements de garçons est au complet et nous avons les plus beaux styles.

Habillements en Galates.
Habillements en toile russe, depuis 80c.
Habillements en serge bleu marin dans tous les prix.

POUR LES BAINS

Costumes de bains dans toutes grandeurs aussi faits sur commande.
Casquettes en caoutchouc pour bains.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandes vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Maccaillou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, ceppice mazarke, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Bacc Course, galop, C. D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, réverie à la mazarke, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1898 rue Sainte-Chateline

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France)

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohabaillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohabaillez



Tous les principes nutritifs, essentiels du bœuf sont conservés dans le **JOHNSTON'S FLUID BEEF**
Nourriture incomparable pour tous ceux qui requèrent une nourriture solide et de digestion facile.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



DE W. D. McLAREN

Est de la plus grande valeur

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14 - Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache, P.Q

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre,

No 62, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichisante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
199 rue St Laurent

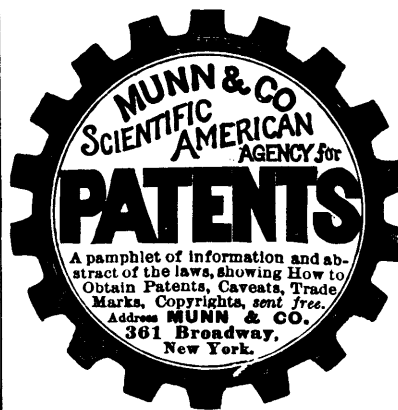


TIRAGE EN JUILLET 1891 le 1er et 15

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant
91, rue St-Jacques, Montréal, Canada



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Emery
Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensue.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 14 JUILLET 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
300 PRIX DE 300 sont.....	90,000
600 PRIX DE 200 sont.....	120,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054.80

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1 ;

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les fois, et nous payons tous les frais d'Express ; les BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.